

Mémoire qui a remporté le prix au jugement de l'Académie de Dijon en 1782 : sur la question proposée en ces termes : déterminer avec plus de précision qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, le caractère des fièvres intermittentes, et indiquer par des signes non équivoques, les circonstances dans lesquelles les fébrifuges peuvent être employés avec avantage, et sans danger pour les malades / par M. Voullonne, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier.

Contributors

Voullonne, -1807.

Académie des sciences, arts et belles lettres de Dijon (France)

Francis A. Countway Library of Medicine

Publication/Creation

A Avignon : Chez Jean-Joseph Niel, Imprimeur-Libraire, rue de Balance, MDCCCLXXXVI [1786]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/bqcs7yef>

License and attribution

This material has been provided by This material has been provided by the Francis A. Countway Library of Medicine, through the Medical Heritage Library. The original may be consulted at the Francis A. Countway Library of Medicine, Harvard Medical School. where the originals may be consulted. This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>







11. No. 74

M É M O I R E
QUI A REMPORTÉ LE PRIX
AU JUGEMENT
DE L'ACADÉMIE DE DIJON
En 1782.

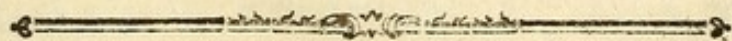
Sur la Question proposée en ces termes :

DÉTERMINER avec plus de précision qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, LE CARACTERE DES FIEVRES INTERMITTENTES, ET INDIQUER PAR DES SIGNES NON ÉQUIVOQUES, LES CIRCONSTANCES DANS LESQUELLES LES FÉBRIFUGES PEUVENT ÊTRE EMPLOYÉS AVEC AVANTAGE, ET SANS DANGER POUR LES MALADES.

*Par M. VOULLONNE, Docteur en Médecine de la
Faculté de Montpellier, Agrégé & premier Professeur
dans la Faculté d'Avignon.*



A AVIGNON,
*Chez JEAN-JOSEPH NIEL, Imprimeur-Libraire ,
rue de Balance.*



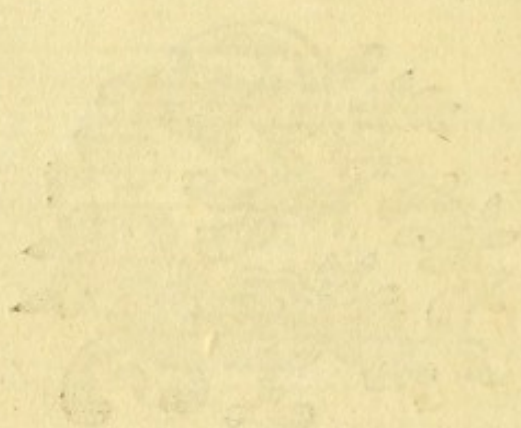
M. DCC. LXXXVI.
Avec Permission des Supérieurs.

QUI A REMPORTÉ LE PREMIER

LE JURY

DE L'ACADEMIE DE BRUXELLES

9671



A. VAN GELDEREN

CHIRURGIE DE LA FACULTE DE MEDECINE

AN 1844



M É M O I R E

*SUR LA QUESTION PROPOSÉE
par l'Académie de Dijon en ces termes :*

*DÉTERMINER avec plus de précision qu'on ne l'a fait
jusqu'à présent , Le caractère des fievres intermit-
tentes , & indiquer par des signes non équivoques ,
les circonstances dans lesquelles les fébrifuges peu-
vent être employés avec avantage , & sans danger
pour les malades.*

*Utinam... Febres dignoscamus à febris, tempus à tempore ,
& modum à modo. (Ferrarius ad Torti Therap. Spec.
lib. 4. cap. 4.)*

I. **L**ES maladies , dont le symptôme principal est la fièvre , forment , selon l'opinion de *Sydenham* , les deux tiers à-peu-près de la somme totale des maladies qui affligent l'espece humaine. Faut-il donc s'étonner, si, dans tous

les tems, les Médecins se font appliqués à diviser les fievres en différentes classes, selon les différens caracteres que les fievres présentent dans leur durée, dans leur marche, dans leur principe, dans leur terminaison, &c?

II. De toutes ces divisions, la plus naturelle sans doute, est celle qui distingue les fievres en continues & intermittentes. L'esprit de système ne sauroit ici ni méconnoître, ni rendre méconnoissable l'empreinte de la vérité. En effet, une maladie, qui, dans un espace de tems assez court, paroît & disparoît alternativement, pour reparoître toujours sous la même forme, se fait également distinguer dans tous les systèmes, d'avec une maladie, dont la marche soutenue amene enfin une terminaison décidée. Aussi, malgré la diversité des sectes & l'instabilité des théories, toutes les écoles ont fait, des fievres continues

& des fievres intermittentes , deux classes de fievres très-distiguées.

III. Une différence si sensible dans l'ordre des phénomènes que présentent ces deux sortes de fievres , annonçoit presque évidemment une différence marquée dans leur caractère & indiquoit par conséquent des lois différentes à suivre dans l'art de les juger , & de les guérir. *Hypocrate* a séparé par un intervalle immense , toutes les regles particulieres du pronostic qui convient aux fievres , relativement à leur caractère de *continuité* , ou d'*intermittence* , lorsqu'il a prononcé en général , que les fievres intermittentes sont toujours sans danger ; de sorte que toute fièvre continue cesse , dit-il , d'être dangereuse , par-là même qu'elle devient intermittente. Quant au traitement , la pratique universelle de tous les siècles a établi cette différence essentielle

entre le traitement des fièvres intermittentes , & le traitement des fièvres continues, qu'on n'a jamais imaginé d'arrêter brusquement le cours d'une fièvre continue, tandis qu'on s'est toujours occupé des moyens d'arrêter efficacement le cours des fièvres intermittentes, en prévenant le retour des paroxismes. Car une réflexion, qui nous paroît bien importante à ce sujet, c'est que les anciens se sont tous contentés de l'application des remèdes généraux pour le traitement des fièvres continues; & qu'ils ont tous senti, que la guérison des fièvres intermittentes exigeoit, outre les remèdes généraux, le secours de quelque spécifique.

IV. Quelques succès épars ont souvent fait croire qu'on avoit enfin trouvé ce remède salutaire, & différentes observations mal étudiées dans leurs circonstances, & trop impru-

demment réduites en loix générales, ont insensiblement formé le vaste catalogue des remedes connus sous le nom de *fébrifuges*. Oserons-nous dire que, sous un certain point de vue, l'inefficacité même de ces fébrifuges les mettoit à l'abri de tout reproche? Le Médecin instruit par l'expérience, du peu de fond qu'il devoit faire sur leur vertu, ne les employoit que dans les fievres évidemment intermittentes, & encore attendoit-il que la fièvre eût également résisté, & à tous les autres secours, & au tems; de sorte que, si le malade guérissoit, le fébrifuge en avoit l'honneur; s'il ne guérissoit point, l'ancienneté même du mal servoit d'excuse à l'infidélité du remede. Sa nullité manifeste le déchargeoit de tous les maux subséquens; & dans tous les cas, celui qui le prescrivait ne pouvoit avoir aucun tort, puisque ne pouvant se tromper,

ni sur la nature de la maladie , ni sur le genre de secours qui lui convenoit, l'inefficacité de ce secours ne pouvoit être qu'un malheur , & jamais une faute.

V. Il n'en est pas ainsi depuis que notre matiere médicale s'est enrichie de la découverte du quinquina. Cette écorce , que la promptitude même & l'infailibilité de son action ont rendue si long-tems suspecte , est enfin venue à bout de triompher des reproches multipliés sous lesquels l'accablèrent presque en même tems , l'ignorance , le préjugé , l'orgueil des sectes , la haine des partis , & peut-être des passions plus basses , la jalousie personnelle , la cupidité & la mauvaise foi. L'expérience de tous les jours & de tous les lieux nous feroit presque douter aujourd'hui qu'un remede si évidemment , si universellement salulaire ait pu être si vivement combattu.

VI. Graces aux travaux des illustres défenfeurs du quinquina , & graces furtout à la force irréfiftible de l'évidence , aujourd'hui on ne met plus en queftion s'il existe un fébrifuge ; on ne fe défie plus de fon opération occulte.

Mais par cela même que nous avons un fébrifuge affuré , le Médecin n'est plus exempt de blâme , fi le malade périt d'une maladie contre laquelle on auroit pu employer ce remede avec fuccès ; ou fi l'on a employé ce remede fans fuccès dans une fièvre dont le malade périt ; puisque dans l'un & dans l'autre de ces deux cas , il faut bien qu'on fe foit trompé dans le diagnostic.

Par cela même que nous avons un fébrifuge innocent , l'Art n'est plus exempt de reproche , fi après l'ufage du fébrifuge (foit qu'il ait fupprimé la fièvre ou non) l'état du malade

empire ; car ce mauvais effet , ne pouvant pas être attribué à la nature même du remède , retombe nécessairement sur les circonstances dans lesquelles il a été donné , & par conséquent sur le faux jugement que le Médecin en a porté.

VII. L'Académie nous propose d'établir des regles précises pour éviter ce double écueil ; c'est-à-dire qu'elle nous demande d'assigner d'abord à la fièvre intermittente son véritable caractère ; & de marquer ensuite quels sont dans cette maladie les signes qui permettent , ou qui exigent qu'on l'attaque par les spécifiques. Si nous avons bien saisi l'esprit du Programme , il suppose l'existence des fébrifuges , & il se réduit à demander qu'on fixe avec précision les véritables limites , 1^o. de leur activité , 2^o. de leur utilité.

VIII. Cette importante question

embrasse , comme on le voit , tout le traitement des fievres intermittentes. Pour la résoudre avec quelque justesse , ce n'est point assez des observations que l'expérience personnelle peut fournir à un seul homme. Nous nous aiderons des lumieres qu'ont déjà répandues sur ce sujet les savans écrits des plus célèbres Praticiens *Boerrhave*, *Sydenham* , *Wanswietten* , *Morton* , *Torti*, *Werlhof*; & peut-être en combinant tous ces élémens , ne viendrons-nous pas à bout de satisfaire à ce qu'attendent nos Juges , tant la matiere nous paroît vaste & délicate.

IX. Les Médecins , qui trop souvent s'accordent si peu dans l'idée précise qu'on doit se former de chaque espece de maladie , semblent avoir fait une exception en faveur de la fièvre intermittente. Quoiqu'elle n'ait peut-être pas été définie encore d'une maniere vraiment satisfaisante , on

n'en est pas moins d'accord sur le fond de l'idée qu'on y attache. Tous conviennent que la fièvre intermittente est *une maladie , qui résulte de l'ensemble de plusieurs maladies fébriles ,* „ dont chacune est assez „ courte dans sa durée, & paroît „ essentiellement distinguée de celle „ qui la précède , comme de celle „ qui la suit , auxquelles cependant „ elle ressemble pour l'ordinaire. „ On a réservé le nom de *fièvre intermittente* à la maladie totale , & l'on a donné le nom d'*accès* aux maladies fébriles qui la composent.

X. La description que nous venons de donner de la fièvre intermittente, est bien simple ; aussi, bien loin de prétendre qu'on y trouve aucun mérite de nouveauté , nous nous estimerons heureux si elle paroît si évidente qu'on puisse la regarder comme triviale & superflue. Pour mettre de

l'ordre dans notre sujet , les premières idées dont nous partons , ne sauroient être trop généralement reçues. On ne nous demande point de réformer l'idée convenue sur la fièvre intermittente , mais , en supposant cette idée telle qu'elle est établie , on nous demande quel est le caractère propre de cette maladie , & à quels signes on peut reconnoître qu'une telle fièvre en particulier , est , ou n'est pas du nombre de celles que cette idée renferme. C'est donc à nous à saisir cette idée générale dans son acception la moins contestée , & à trouver ensuite dans son développement naturel , la véritable règle , à laquelle il faut appliquer une fièvre donnée quelconque , pour décider si elle est de la classe des intermittentes.

XI. Or cette idée de la fièvre intermittente , telle que nous venons de la fixer (N°. IX.) , & que nous

osons regarder comme universellement avouée, nous présente trois objets principaux à considérer :

1°. Chaque accès pris en lui-même & comme isolé des autres ;

2°. La succession des accès ;

3°. Leur indépendance réciproque.

XII. Chaque accès pris en particulier, est une vraie maladie fébrile ; il doit donc avoir la marche qui est propre à toutes les fièvres en général. Mais, puisque c'est une maladie fébrile très-courte, cette marche doit être rapide ; & par ce premier trait la fièvre intermittente ne peut déjà être confondue qu'avec la seule fièvre éphémère ; car, à l'exception de la fièvre éphémère, le plus long accès d'une fièvre intermittente n'approche pas de la durée de la plus courte des fièvres continues proprement dites.

XIII. La succession des accès nous

paroît entraîner nécessairement deux conditions : 1^o. leur pluralité , & la chose est évidente ; 2^o. leur rapprochement à des distances telles , qu'ils puissent raisonnablement être regardés comme appartenant au même fond de maladie. La première de ces conditions distingue la fièvre intermittente , de la fièvre éphémère simple ; la seconde distingue la fièvre intermittente , de toute fièvre éphémère périodique.

XIV. Nous remarquerons ici que cette seconde condition a été en général trop peu approfondie. Le retour des accès , qui dans le plus grand nombre des fièvres intermittentes est périodique , a sans doute insensiblement amené la confusion entre la fièvre périodique & la fièvre intermittente. On auroit facilement évité cette source d'erreurs , si l'on avoit fait attention , que la fièvre intermit-

tente est une maladie subsistante quant à son principe , même durant l'intervalle qui sépare les accès ; de sorte que ces accès ne sont que des especes de rameaux fortants successivement du même tronc : au lieu que pour constituer une fièvre périodique , il suffit qu'elle reparoisse dans des tems déterminés , sans qu'il soit nécessaire que le principe qui la reproduit subsiste durant l'intervalle qui sépare ses retours. Il est vrai que ces deux caracteres sont ordinairement réunis dans le fait ; mais ils ne s'enchaînent pas nécessairement : & comme personne ne conteste l'existence des fièvres intermittentes irrégulieres ou non-périodiques , ceux qui examineront la chose de bonne foi conviendront qu'il peut y avoir aussi des fièvres périodiques non-*intermittentes* dans le véritable sens qu'on doit donner à ce dernier mot , c'est-à-dire de représenter

senter une maladie qui existe lors même que l'accès n'existe pas.

XV. Et en effet, nous osons le demander : N'y a-t-il pas quelque absurdité à dire qu'un homme est travaillé durant toute l'année d'une véritable fièvre intermittente, parce qu'au bout de douze mois il éprouve un mouvement fébrile semblable à celui qu'il avoit éprouvé le même jour de l'année précédente ? N'est-il pas plus naturel & plus raisonnable de penser que c'est une nouvelle maladie absolument indépendante de la première, comme nous le penserions certainement si son retour n'étoit pas périodique (1) ? L'illusion ne part donc

(1) Nous demandons à tous les Médecins de bonne foi, si trois accès de fièvre épars dans une année, leur donneroient l'idée d'une fièvre intermittente irrégulière ? Non sans doute. Et pourquoi ? Parce que ces accès ne seroient pas assez rapprochés. Certes ! ils le sont bien moins par l'intervalle de l'année entière.

que de la régularité du retour. Mais, nous le demandons encore, cette régularité s'explique-t-elle mieux en supposant le principe morbifique subsistant entre ces prétendus accès qu'en ne le supposant pas ?

XVI. Ce que nous venons de dire de l'intervalle d'une année, s'applique de lui-même à tout intervalle de tems assez long, pour que les deux maladies fébriles qu'il sépare, ne puissent pas raisonnablement être rappelées à un seul & même principe. Mais quelle sera donc précisément l'étendue de l'intervalle en deçà duquel une suite d'accès formera une fièvre intermittente, & en delà duquel il faudra regarder ces accès comme autant de fièvres différentes, ou comme formant tout au plus une fièvre périodique ? Il s'en faut bien qu'aucun particulier ait dans l'Art assez d'autorité, pour fixer en cette matiere l'opinion

générale. En nous hasardant à reconnoître là-dessus quelque loi, nous ne devons tirer sa force que de l'expérience.

XVII. Or l'expérience nous apprend que l'intervalle qui sépare les accès est rarement de plus de trois jours; il n'y a presque point d'observateurs qui l'aient rencontré de onze, douze ou treize jours; on trouve quelques exemples d'un intervalle de quatorze jours; mais nous ne connoissons aucun exemple d'un intervalle plus grand que quatorze jours & moindre que le mois entier; de même que d'un intervalle plus grand que le mois entier, & moindre que l'année entière (2). L'in-

(2) Les Auteurs les plus minutieux en cette matière, passent rapidement de la fièvre intermittente dans laquelle les accès reviennent tous les quinze jours, à celle dans laquelle ils reviennent tous les mois; & de celle-ci, à celle dans laquelle ils reviennent tous les ans.

tervalle d'un mois entier nous paroît présenter à-peu-près les mêmes difficultés qui nous ont fait rejeter l'intervalle de l'année entière (N°. XV). Nous ne reconnoîtons donc pour fièvres intermittentes , que celles dont les accès ne sont pas séparés par des intervalles plus longs que quatorze jours (3).

XVIII. Du reste quand on voudroit éloigner , ou rapprocher plus que nous n'avons fait , le terme au-delà duquel une fièvre récurrente ne

(3) Le célèbre M. de Sauvages a banni avant nous de la classe des fièvres intermittentes , toutes celles qui n'ont pas au moins deux accès dans l'espace de quinze jours. Cette condition lui a paru si essentielle à la fièvre intermittente , qu'il l'a fait entrer dans la définition qu'il donne de cette maladie. L'autorité seule de M. de Sauvages ne nous auroit point entraînés ; mais le raisonnement simple qui nous a conduit par forme de conclusion , à ce que M. de Sauvages s'est contenté d'avancer en forme d'affertion , tire certainement de l'autorité de ce grand homme , un nouveau degré de force.

fauroit être regardée comme intermittente, la nécessité de reconnoître un terme quelconque ne restera pas moins prouvée. Le principe sur lequel nous avons établi cette preuve, est que la fièvre intermittente est une maladie subsistante, même dans l'intervalle de santé apparente que les accès laissent entr'eux : or ce principe est certainement incontestable.

XIX. Disons plus : ce principe est si visiblement lié à l'idée même de fièvre intermittente, qu'il n'est aucun Médecin, qui reconnût la présence de cette maladie, dans une suite de mouvemens fébriles, qui auroient chacun un principe évident, quand ils auroient d'ailleurs tous les caractères propres aux accès d'une fièvre intermittente. Expliquons-nous : il est des personnes à qui un bain, une friction mercurielle, un bouillon apéritif, &c. procurent presque infailliblement une fie-

vre très-décidée , & ordinairement assez courte. Si par imprudence , ou par tel autre motif qu'on voudra supposer , par exemple , pour ne pas abandonner légèrement un secours qui seroit d'ailleurs nécessaire , un malade ainsi disposé revenoit de tems en tems à l'essai du même remede ; il est certain que ce remede , en conséquence de la disposition particuliere du sujet , lui redonneroit autant de fois la fièvre , & toujours sans doute une fièvre à-peu-près semblable à la précédente. Cependant qui oseroit donner à cette fièvre le nom d'intermittente ? Ce n'est donc pas sans raison que nous exigeons , comme une condition essentielle , que la cause du retour de l'accès soit inconnue , c'est-à-dire , qu'on ne puisse raisonnablement attribuer ce retour à aucun principe manifeste , survenu depuis l'accès précédent.

XX. Il ne faut pas même que la fièvre précédente puisse être regardée comme un principe suffisant de celle qui la suit ; car dans ce cas , celle-ci n'est plus le second accès d'une intermittente , mais une vraie fièvre secondaire. C'est ainsi que , dans la petite vérole très-bénigne , la fièvre de suppuration , quoique séparée quelquefois de la fièvre d'éruption par un intervalle de plusieurs jours durant lesquels le malade est sans fièvre , n'est cependant jamais que fièvre secondaire , parce qu'elle trouve sa cause dans la fièvre d'éruption ; & cette fièvre de suppuration devient quelquefois à son tour une fièvre primitive , relativement aux mouvemens fébriles qui accompagnent la sécrétion de la matière purulente qu'elle a produite.

XXI. M^{lle}. de F. , à la suite d'une petite vérole inoculée , eût environ sept ou huit jours après la suppura-

tion des boutons , une fièvre éphémère d'environ trente heures , l'invasion fut marquée par un frisson très-décidé , & la crise fut un dépôt sur le bras droit , très-près de la plaie qui étoit encore en pleine suppuration. Le dépôt fut ouvert ; mais sept ou huit jours après , la même fièvre reparut avec les mêmes symptômes , & se termina par un nouveau dépôt ; & ainsi jusqu'à quatre fois.

Tout sembloit concourir ici pour nous tromper sur la nature de la maladie. Qu'avions-nous pour ne pas la confondre avec une fièvre intermittente ? Car enfin , la matière purulente , qui venoit former le dépôt critique , pouvoit , à parler rigoureusement , être le produit de chaque accès fébrile. Ce qui nous empêcha de juger la chose ainsi , c'est la suppuration varioleuse qui avoit précédé , & dont le résultat confondu avec la

masse des humeurs pouvoit occasion-
 ner un trouble fébrile à chaque effort
 de sécrétion , jusqu'à ce que la dépu-
 ration fût complète. Si nous avons
 bien jugé le cas de notre observation ,
 il nous paroît bien propre à faire
 sentir la différence que nous mettons
 entre la fièvre intermittente , & toute
 espèce de fièvres secondaires , même
 récurrentes & régulières. Cette diffé-
 rence ne se laisse quelquefois apper-
 cevoir qu'en ce que , dans les fièvres
 secondaires , la fièvre primitive four-
 nit une raison suffisante des mouve-
 mens fébriles subséquens ; tandis que
 dans la fièvre intermittente , les accès
 s'annoncent en quelque sorte mutuel-
 lement , mais sans aucune influence
 manifeste d'aucun de ceux qui ont
 précédé , sur aucun de ceux qui sui-
 vent. L'idée complète de la fièvre
 intermittente renferme donc comme
 une troisième condition , (N°. XI)

l'indépendance réciproque des accès.

XXII. Si nous n'avions à donner que des caractères théoriques, pour assigner à la fièvre intermittente sa véritable place dans le système général des fièvres, nous croirions notre tâche remplie : mais les caractères qu'on nous demande principalement, sont sans doute ces caractères distinctifs, qui, dans la pratique, doivent faire reconnoître cette maladie là où elle est, & empêcher qu'on ne la suppose là où elle n'est pas.

XXIII. C'est ici le grand écueil de notre sujet. Car enfin, si dans les productions de la nature, qui est si constante à elle-même, il y a tant d'espèces dans qui les caractères de leur genre, & tant d'individus dans qui les caractères de leur espèce sont tellement défigurés, que l'œil le plus clair-voyant ne sauroit les retrouver ; que doit-il en être des maladies, qui

ne font, dans le fait, que le résultat d'une foule de principes également inconnus & dans leur nombre, & dans leur énergie, & dans leur combinaison ? Si, à cette difficulté, on ajoute le peu d'accord qui regne entre les Médecins sur les définitions, même abstraites, des maladies ; on cessera d'être étonné qu'auprès du lit d'un malade, trois Médecins appellent sa maladie de trois noms différens (4).

XXIV. Pour diminuer ce genre de difficulté dans notre sujet, autant que peut le diminuer l'esprit de méthode, nous devons commencer par circonscrire nettement à la fièvre intermit-

(4) Il n'y a en effet que l'ignorance qui puisse s'en étonner. On n'est point surpris de cette contrariété apparente, quand on fait que les noms des maladies, comme ceux des plantes, ne dépendent pas seulement des caractères extérieurs qu'elles présentent, mais qu'ils dépendent aussi, & même principalement, du système suivant lequel ces caractères sont classés.

tente des limites, au moins abstraites. C'est ce que nous avons tâché de faire en puisant dans l'idée la plus généralement reçue de cette maladie, les conditions nécessaires & suffisantes à son existence. Il nous reste à présent à chercher les signes qui doivent, dans la pratique, la faire reconnoître sous toutes les différentes formes qu'elle peut emprunter.

XXV. Ici nous sommes forcés d'abandonner la division commune des fièvres intermittentes, en erratiques & régulières; & des intermittentes régulières, en quotidiennes, tierces, quartes, &c. (5). Cette division uni-

(5) La plupart des Auteurs qui ont écrit sur cette matière, semblent s'être trop bornés à cette division. Il y en a même qui, à force de la multiplier en sous-divisant chacune de ces espèces, en simples, doubles, triples, quadruples, &c. semblent avoir fait consister toute la science du diagnostic des fièvres intermittentes, dans la solution mathématique d'un

quement fondée sur l'ordre du retour des accès, a ses avantages sans doute. Une longue observation a fait découvrir dans la différence même de l'ordre de ces retours, des règles différentes pour le pronostic & pour le traitement ; mais relativement à l'objet qui nous occupe dans le moment présent, cette division ne fau-
roit offrir aucune sorte d'utilité. Une fièvre intermittente n'est ni plus facile, ni plus difficile à reconnoître pour telle, parce qu'elle est quotidienne, tierce, quarte, ou parce qu'elle a tel autre type déterminé qu'on voudra lui supposer. Nous satisferons mieux à ce qu'on attend de nous, si nous considérons la fièvre intermittente, suivant le plus ou le

problème qu'on pourroit proposer en ces termes :
étant donnée une suite quelconque d'accès febriles, trouver la loi de leur retour. Il est aisé de sentir toute la frivolité de ces combinaisons minutieuses.

moins de caracteres évidens avec lesquels on la rencontre ; & si nous ne la perdons de vue , que lorsque ces caracteres seront tellement effacés , qu'il nous sera absolument impossible de la reconnoître.

XXVI. Pour cela nous diviserons la fièvre intermittente en *fièvre intermittente manifeste* & *fièvre intermittente obscure*. Nous appellons fièvre intermittente manifeste , celle dont les accès sont séparés entr'eux par des intervalles durant lesquels le malade est absolument sans fièvre ; & nous renfermons sous le nom de fièvres intermittentes obscures , toutes celles où le malade n'est jamais absolument sans fièvre.

XXVII. Ce seroit pécher contre notre division même , que d'assigner aucun caractere particulier à la fièvre intermittente manifeste. Quelque court que soit l'état d'apyrexie parfaite , qui

sépare la fin d'un accès d'avec le commencement du suivant ; dès que cet état est apperçu , il suffit pour décider la nature de la maladie , & la faire également reconnoître par les moins instruits , comme par les plus éclairés. Mais ce qui est vraiment intéressant à observer dans cette première espèce de fièvre intermittente , & ce que l'on ne peut bien observer que là , ce sont les caractères généraux par lesquels tous les accès se ressemblent. La fièvre intermittente manifeste , est en effet la seule espèce de fièvre intermittente où chaque accès a son entier & parfait développement ; & où par conséquent , rien ne doit obscurcir les véritables traits qui caractérisent en général tous les accès de fièvre intermittente.

XXVIII. Or , que nous apprend l'observation à cet égard ? elle nous apprend que chaque accès a pour l'or-

dinaire trois caractères bien frappans :
 1°. le froid par où il commence ;
 2°. la chaleur qui , à proprement parler , le constitue ; 3°. la sueur qui le termine. Cependant , comme tous les accès ne sont pas marqués sans exception par les trois symptômes successifs de froid , de chaleur & de sueur , ainsi que nous le verrons bientôt ; tâchons de saisir le même objet sous un point de vue plus général & qui en embrasse mieux toute l'étendue.

XXIX. Nous avons déjà dit (N°.IX) que chaque accès d'une fièvre intermittente est une véritable maladie fébrile ; on doit donc y retrouver ce qu'on remarque dans toutes les fièvres sans exception , c'est-à-dire trois périodes bien distinctes , appelées par les anciens *le commencement* , *l'état* , & *la déclinaison*. Les modernes les appellent , avec plus de raison peut-être , *le tems de l'irritation* , *le tems*
de

de la coction , & le tems de la crise.
 Mais, anciens ou modernes, tous ont également observé que chacune de ces périodes est caractérisée par un appareil de symptômes , qui lui est propre. Entrer dans le détail de ces symptômes , en tant qu'ils appartiennent à la fièvre en général , ce seroit nous écarter beaucoup des limites de notre sujet. Nous nous contenterons d'indiquer ce que chacun des trois différens états de la même fièvre , semble avoir de particulier , dans l'accès d'une fièvre intermittente , par opposition au même état dans une fièvre continue.

XXX. Et d'abord, dans l'accès d'une fièvre intermittente , comme dans la fièvre continue , l'état d'irritation se marque , par l'abattement , la langueur , la lassitude , la concentration du pouls , l'aridité de la peau , & tous les symptômes qui annoncent l'im-

pression du principe de la maladie sur le principe de la sensibilité , sans annoncer encore la réaction du principe de la sensibilité sur le principe de la maladie. Mais tout observateur exact remarquera que , dans la fièvre continue, les plus apparens de ces symptômes semblent tenir davantage au découragement de la nature; & dans la fièvre intermittente , au ralentissement réel de la circulation. Voilà sans doute pourquoi la fièvre intermittente a pour symptômes presque caractéristiques , les extensions forcées des membres , les bâillemens multipliés , la pâleur des levres , la lividité des ongles (6) , & surtout ce froid si remarquable , qu'il a comme attiré à lui seul toute l'attention des observateurs,

(6) Il n'est pas difficile de voir que tous ces symptômes dépendent en effet du seul ralentissement dans le mouvement progressif du sang , puisque ce ralentissement suffit pour les expliquer tous.

& qui mérite en effet une attention particulière.

XXXI. Quand le froid appartient à l'invasion d'une fièvre continue, il est ordinairement modéré dans son intensité; c'est un frissonnement intérieur, qui revient à la plus légère occasion, mais qui se dissipe facilement; l'application d'une chaleur externe soulage certainement le malade, qui peut en quelque manière prolonger ce soulagement à son gré, en ne changeant point de situation; de sorte que le malade est, plutôt dans une disposition continuelle à la sensation du froid, que dans l'état continuel de cette sensation actuelle.

XXXII. Il n'en est pas ainsi du froid, qui appartient à l'accès d'une fièvre intermittente. C'est le plus souvent un froid si grand, que, du côté du malade, il va jusqu'au frémissement universel de la peau, au tremblement

des membres , au claquement des dents ; & que , du côté des assistans , il se laisse appercevoir par le refroidissement réel , & quelquefois extrême , du nez , des oreilles , des doigts de la main , & surtout de la plante des pieds : c'est un froid si inhérent au premier tems de la maladie , qu'il ne se termine qu'avec lui , sans être jamais entrecoupé par aucun intervalle de chaleur : enfin c'est un froid si intense qu'il occasionne une espece de stupeur cutanée ; car il n'est pas rare que les malades se plaignent qu'on les brûle , avant que d'éprouver qu'on les réchauffe. Faut-il s'étonner qu'un symptôme si dominant ait presque fait oublier les autres , & qu'un Praticien un peu exercé reconnoisse souvent une fièvre intermittente , dès l'invasion de son premier accès.

XXXIII. Cependant si l'on pronçoit qu'il n'y a point d'accès de

fièvre intermittente, qui ne commence par un sentiment de froid, je ne dis pas tel que nous venons de le décrire, mais un sentiment de froid quelconque, on auroit aussi l'expérience contre soi. Non-seulement le froid est quelquefois léger, soit parce que l'accès dont il fait partie est léger dans la même proportion, soit parce qu'il n'est pas proportionné à l'accès dont il fait partie; mais on est autorisé à croire qu'il est quelquefois nul (7), puisque, avec l'attention la plus

(7) Si nous ne prononçons pas nettement que le froid est quelquefois nul en effet, c'est par respect pour ceux qui ne reconnoissent point de fièvre intermittente sans quelque refroidissement. Quand on leur oppose les cas où la fièvre est évidemment intermittente, & où le malade n'a pourtant ressenti aucune impression de froid; ils répondent que le malade n'y a pas fait attention, & que certainement les extrémités du moins ont été refroidies; si on ajoute que la plus exacte vigilance auprès du malade n'a rien fait découvrir de semblable, ils répondent

exacte les malades ne viennent pas à bout de s'en appercevoir. D'où il résulte que le froid est un symptôme ordinaire , mais non un symptôme nécessaire du retour de l'accès.

XXXIV. Ce froid est souvent accompagné d'une toux sèche & fréquente , & il est surprenant que les Auteurs ayent fait si peu mention de ce symptôme. Ce symptôme cependant, comme nous l'avons observé dans bien des cas , se montre quelquefois isolé , & il devient alors le signe le plus sensible de l'entrée de l'accès. „ C'est „ donc généralement dans les symp- „ tômes qui annoncent le ralentisse-

encore que la chose a pu exister , quoiqu'on n'ait pas pu , ou su l'appercevoir. Passons leur tout , car il est inutile de disputer ; mais que de leur côté ils nous passent aussi de ne pas attendre , pour décider l'existence d'une maladie , l'apparition d'un symptôme , qui , de leur aveu , échappe quelquefois à toutes les recherches , lors même que la maladie existe certainement.

„ ment de la circulation , & non dans
 „ le symptôme unique du refroidisse-
 „ ment , qu'il faut chercher le carac-
 „ tere essentiel & inféparable du pre-
 „ mier tems de l'accès d'une fièvre
 „ intermittente „ : & cette conclu-
 sion est très-importante dans notre
 sujet.

XXXV. Le second tems de la fièvre , c'est le tems de la coction (N°. XXIX), ou, ce qui revient au même , le tems où le principe de la vie exerce ses forces contre le principe de la maladie pour le subjuguier & l'éteindre. Nous avons déjà dit que c'est la nature de ces efforts , qui donne à chaque accès d'une fièvre intermittente , sa qualité de maladie fébrile (8). C'est donc dans ce qui

(8) Parce qu'en effet cet effort consiste ici dans l'accroissement du mouvement progressif du sang , & que cet accroissement constitue essentiellement la fièvre.

caractérise la fièvre en général , qu'il faut chercher les caracteres de ce second état de l'accès. Ce qui nous frappe le plus , c'est que nous n'avons ici rien qui appartienne à la fièvre intermittente préférablement à la continue , ou à la fièvre continue préférablement à l'intermittente , ni quant à l'intensité de la fièvre proprement dite , ni quant à la variété des symptômes concomitans : de sorte qu'il feroit peut-être impossible d'assigner une espece de fièvre continue essentielle (9) , qui , dans sa seconde période , ou son *état* , présente des phénomènes qu'on ne puisse pas retrouver dans la même période de l'accès

(9) Nous restreignons notre assertion aux continues essentielles , parce que les continues symptomatiques , telles que les inflammatoires , les éruptives , &c. ne trouvent pas toujours leurs analogues parmi les intermittentes. Mais alors la fièvre n'est pas la maladie principale.

de quelque fièvre intermittente (10).
 Concluons donc que „ l'agitation fébrile , à quelque degré qu'on la suppose , ne justifie & n'exclut jamais suffisamment le soupçon que la fièvre soit intermittente , ni par les symptômes qui lui sont propres , ni par les symptômes accidentels qu'elle amène , quelque multipliés , quelque vifs , quelque graves qu'ils puissent être „ & cette seconde conclusion intéresse notre sujet autant que la première (N°. XXXIV.)

XXXVI. Il nous reste à jeter un coup d'œil sur l'accès fébrile considéré

(10) Peut-être pourrions-nous même dire que la fièvre intermittente présente à cet égard des bizarreries absolument inconnues dans la fièvre continue. Il ne manqueroit pas d'exemples pour appuyer notre assertion ; nous nous contenterons d'en rapporter un , qui nous paroît assez rare , & dont nous avons été témoin. Nous avons vu une fièvre tierce dont les accès étoient accompagnés d'une cécité parfaite , qui se dissipoit avec eux , & qui fut guérie avec eux.

dans son troisieme état , qui est celui de sa déclinaison. Tout ce que cet état a de commun avec le même état de toute autre espece de fièvre , ne paroît pas devoir nous occuper ici : telle est la diminution successive de la chaleur , la tendance du pouls vers son rythme naturel , &c. Dans la fièvre intermittente comme dans la continue , ce tems est toujours celui , où le principe de la vie , devenu en quelque sorte maître du principe de la maladie , le repousse loin de lui. Cette expulsion de la matiere morbifique , quand elle est sensible (ce qui n'arrive pas toujours) se fait le plus souvent par la voie des couloirs ordinaires , dont les excrétiens deviennent alors critiques.

XXXVII. Ce n'est pas ici le lieu de détailler les signes qui caractérisent les évacuations critiques ; mais une remarque essentielle à notre sujet , c'est qu'il n'y a aucune évacuation na-

turelle, qui, dans la fièvre continue, ne puisse prendre le caractère d'évacuation critique, tandis que, dans l'accès d'une fièvre intermittente, l'évacuation critique se fait constamment par la voie des sueurs; c'est-à-dire que toutes les fois que l'accès se termine par une évacuation sensible, il se termine par la sueur. Mais qui peut ignorer, qu'il se termine aussi, & se termine parfaitement sans évacuation sensible? & que c'est même ainsi que se terminent ordinairement les accès de la fièvre quarte? Etablissons donc pour troisième conclusion, que „ dans la déclinaison d'un accès de fièvre intermittente, la sueur est une crise ordinaire, mais non une crise nécessaire. „

XXXVIII. Nous venons de tirer trois conclusions relatives aux trois états dans lesquels nous avons considéré l'accès d'une fièvre intermittente; & si ces trois conclusions portent,

comme nous le croyons, sur des faits démontrés par l'expérience la plus commune, il en résulte que ce n'est dans aucun de ces trois états pris séparément, qu'il faut chercher le caractère distinctif & inséparable de cette espèce de maladie fébrile. Bien moins encore doit-on se flatter de trouver ce caractère distinctif dans le rapport que ces trois états, ou ces trois tems peuvent avoir, soit entr'eux, soit avec la totalité de l'accès relativement à leur durée.

XXXIX. Ce rapport est si variable, que l'on n'a pas même pu établir encore à cet égard, une règle qui pût être regardée comme la plus ordinaire. Il y a très-peu d'accès, où quelqu'un de ces tems ne domine sur les deux autres, d'une manière très-sensible; l'on peut même ajouter qu'ils dominent presque aussi souvent les uns que les autres, & que sur ce point,

l'observation ne leur assigne aucun rang. Il arrive même assez souvent que le premier & le second tems s'absorbent respectivement à tel point, que l'un des deux comparé à l'autre, paroît réellement nul : & de-là vient parmi les malades la différence qu'ils prétendent indiquer, quand ils disent, qu'ils ont les accès de fièvre *en froid*, ou qu'ils les ont *en chaud* (11).

(11) Nous avons déjà établi, que le refroidissement n'est pas un symptôme essentiel à l'invasion de l'accès ; les autres symptômes de ce premier tems, étant souvent peu incommodes, il ne faut pas s'étonner s'il arrive souvent que les malades ne les remarquent point, & croient avoir passé immédiatement de l'état de santé, à l'état de chaleur fébrile. Il en est de même de la chaleur fébrile : quand elle est légère & courte, surtout après un froid vif & long, le malade croit avoir passé immédiatement de l'état de froid, à son état de santé ordinaire. Mais nous pouvons assurer, qu'ayant très-souvent examiné la chose de près, nous avons toujours découvert une langueur précédente, dans les accès *en chaud* ; & une chaleur fébrile subséquente dans les accès *en froid*. Du reste cette façon de parler, plus étrangère peut être au

XL. Où trouverons-nous donc cette loi , qui s'affujettira fans distinction , tout accès de fièvre intermittente , & que l'on fera assuré de retrouver au milieu des variétés infinies que cette maladie présente ? Puisque cette loi ne se laisse saisir , ni dans les symptômes , ni dans la durée respective de chacun des tems qui composent l'accès , quand on considère ces tems séparément ; il paroît naturel de conclure qu'il faut la soupçonner dans la marche générale de l'accès. Ce n'est point là qu'on l'a cherchée encore ; c'est pourtant là qu'elle existe , & qu'elle se montre dans tout son jour. En effet , de quelque espece que soit

langage de l'art , qu'elle n'est contraire aux règles d'une bonne nomenclature pathologique , suffiroit pour prouver ce que nous avançons dans cet endroit de notre discours. La vérité du fait est bien palpable , puisque les malades eux-mêmes lui ont consacré une expression particulière.

un accès de fièvre intermittente ; quels que soient les symptômes qui l'accompagnent ; quelle que soit la durée respective de ses tems ; il a toujours dans la totalité de sa marche , un caractère qui ne l'abandonne jamais : & ce caractère , c'est la rapidité. C'est toujours avec une espèce de mouvement accéléré , que la maladie s'avance vers son plus haut degré de force , & qu'elle s'en éloigne ensuite. De sorte que nous osons affurer , qu'un accès de fièvre intermittente sera toujours reconnoissable , *en combinant le changement de l'état du malade de bien en mal , & de mal en bien , avec la brièveté du tems dans lequel ce changement s'est opéré.*

XLI. Nous interrogeons ici avec confiance tous les Praticiens : Quel est celui d'entr'eux qui n'a pas annoncé souvent une fièvre intermittente , dès son premier accès , sur la seule promp-

titude avec laquelle le mouvement fébrile s'établit & s'accroît; & sur-tout, sur la promptitude avec laquelle il s'affoiblit & s'éteint? Or, une remarque, qui se présente ici bien naturellement, & qui est bien intéressante pour la pratique, c'est que, plus les accès d'une fièvre intermittente sont graves, mieux aussi ils portent l'empreinte du sceau, auquel nous voulons qu'on les reconnoisse. En effet, chacun de ces accès étant essentiellement une maladie fébrile complete, mais courte, il est évident que plus la maladie sera grave, plus aussi elle aura de degrés à parcourir dans le même espace de tems; & par conséquent plus aussi sa marche sera rapide, & le changement de l'état du malade, frappant & sensible.

XLII. Il faut pourtant convenir que, même par ce trait, l'accès d'une fièvre intermittente reste encore souvent

vent confondu avec la fièvre éphémère (12) ; on sent que cette équivoque , qui est toujours sans danger , ne sauroit jamais être longue , & tout doute cesse bientôt à cet égard selon que la maladie reparoit , ou qu'elle ne se montre plus. Mais le même trait peut devenir lumineux dans un grand nombre de cas où la fièvre intermittente pourroit être confondue avec toute autre fièvre que l'éphémère , comme nous allons voir en traitant de la fièvre intermittente obscure qui forme la seconde branche de notre division générale (N^o. XXVI).

(12) Et souvent aussi ce seul trait suffit pour les distinguer , la marche d'un accès de fièvre intermittente étant en général , bien plus rapide que la marche d'une fièvre éphémère ; puisque d'un côté la fièvre éphémère la plus courte , est d'environ 24 heures , tandis qu'un accès de fièvre intermittente de la même durée , doit être regardé comme long ; & que de l'autre côté , l'intensité des symptômes fébriles , est ordinairement plus grande dans un accès de fièvre intermittente , que dans une fièvre éphémère.

XLIII. Faut-il, avant de traiter cet article, commencer par prouver la réalité du genre de maladie, sur lequel il doit rouler? Nous avons dit plus haut que par *fièvre intermittente obscure*, nous entendions toute fièvre intermittente, dans laquelle le malade n'est jamais absolument sans fièvre; ou, pour employer les termes de l'art, dans laquelle l'apyrexie n'est jamais parfaite. Or, peut-il y avoir en effet des fièvres intermittentes de cette espèce? Non assurément, si l'on commence par définir la fièvre intermittente : une suite de maladies fébriles *séparées entr'elles par des intervalles d'une santé parfaite en apparence* (13).

(13) C'est ce qu'a fait le célèbre M. de Sauvages. Il paroît qu'il s'est attaché trop servilement à la force grammaticale du mot latin *intermittens*. Pour être convaincu qu'en définissant cette maladie, il s'est écarté de l'idée qu'il en avoit lui-même, on n'a besoin que de lire ce qu'il en a écrit. On y trouve une foule

Mais cette définition est-elle exacte ? est-elle conforme à l'idée que les Médecins de tous les tems se sont faite de cette maladie ? Et puisqu'il faut absolument de la métaphysique , pour combattre ces sévères nomenclateurs,

de contradictions , qui ne peuvent avoir pris leur source que dans l'opposition manifeste qu'il devoit y avoir entre la fièvre intermittente telle qu'il l'a définie, & telle qu'il la concevoit. Nous n'en citerons qu'une ou deux, 1°. dans ses préliminaires, il adopte avec une très-légère restriction l'aphorisme d'*Hypocrate* qui déclare les fièvres intermittentes exemptes de danger ; & plusieurs de celles que M. de Sauvages place parmi les tierces , sont manifestement pernicieuses. Dira-t-on qu'il ne les classe là que parce que les Auteurs de qui il les a tirées les ont appelées tierces , & que lui proteste quelquefois contre cette dénomination ; mais sa quotidienne soporeuse ? sa tierce pleurétique, &c. sont-elles donc si innocentes ? 2°. A la tête de l'ordre des quotidiennes il ne reconnoît point de quotidienne double, parce que dans le même jour deux accès ne lui paroissent pas pouvoir laisser entr'eux un intervalle d'apyrexie ; & ensuite dans l'ordre des quartes , il reconnoît la *quartè-triplée* , c'est-à-dire , comme il l'explique lui-même , une fièvre quarte qui a dans le même jour trois accès différens.

demandons-leur si une fièvre cessera d'être intermittente, parce que le second accès commencera à l'instant, qui suit l'instant où le premier a fini. Ils exigent un intervalle ; qu'ils en assignent donc la longueur ; ils n'osent pas : on peut donc supposer cet intervalle plus court que tout intervalle fini, c'est-à-dire, le supposer nul dans la pratique.

XLIV. Ne nous arrêtons pas plus long-tems à combattre une opinion, qui n'a presque pas de partisans ; & puisqu'il est généralement convenu qu'il y a des fièvres subintrantes, partons de la supposition, qu'on peut avoir une fièvre intermittente & n'être jamais sans fièvre. Aussi dans l'idée générale que nous avons donnée de la fièvre intermittente (N^o. IX), l'intervalle qui sépare les accès, n'entre pour rien.

On peut en effet concevoir une

suite de maladies fébriles très-courtes, mais si rapprochées que la seconde commence avant que la première soit absolument terminée, & ainsi de suite. Telle est la fièvre intermittente *subintrante*.

On peut concevoir que, dans cette série de maladies fébriles subintrantes, le second tems, qui est celui de la chaleur, absorbe en quelque sorte les deux autres. Telle est la fièvre intermittente *subcontinue*.

On peut concevoir enfin, qu'une fièvre intermittente est compliquée d'une fièvre continue, & telle est la fièvre *rémittente*.

Or, il est d'une évidence incontestable que dans tous ces cas, la fièvre intermittente existe réellement; c'est donc à nous à la rendre sensible, à travers l'apparence de continuité qui la voile.

XLV. La première combinaison

qui donne à la fièvre intermittente l'apparence de continue, c'est le prolongement de l'accès, au-delà de l'intervalle, qui le sépare de l'accès suivant. Par cet intervalle, on est également obligé dans tous les systèmes, d'entendre l'intervalle qui se trouve entre l'invasion d'un accès, & l'invasion de l'accès qui le suit (14). Nous avons prescrit à cet intervalle, des limites (N°. XVII) au-delà desquelles nous ne pensons pas qu'on doive l'étendre; mais l'expérience nous empêche d'en prescrire, en-deçà desquelles on ne puisse pas le resserrer. Et certes! cet intervalle peut ne pas excéder huit heures, puisqu'on a observé jusqu'à trois accès distincts & bien isolés, dans le même jour.

(14) C'est en effet cet intervalle qui détermine la dénomination des fièvres intermittentes régulières. Quand on donne à une fièvre le nom de *Tierce*, on entend que l'invasion de l'accès se fait un jour & l'autre nom, sans aucun égard à la durée de l'accès.

XLVI. D'un autre côté, en parlant de la brièveté de la maladie fébrile qui forme l'accès, guidés aussi par l'expérience, nous nous sommes contentés de dire que le plus long des accès d'une fièvre intermittente, étoit encore plus court, que la plus courte des fièvres continues, à l'exception de l'éphémère. Ici nous prononcerons avec plus de précision, qu'un accès de fièvre, quoiqu'il soit déjà long quand il excède dans sa durée 24 heures, peut cependant se prolonger jusqu'à 36 ou 48 heures, & même un peu au-delà. Or, une durée de 48 heures suffit pour lier les accès d'une fièvre tierce exacte; une durée moindre, liera les mêmes accès, si leur retour avance de quelques heures; une durée moindre encore, liera les accès d'une double tierce; en un mot l'enchaînement ou la séparation des accès, n'est dans une fièvre intermittente

quelconque , que *le résultat accidentel de leur durée , comparée à l'intervalle qui se trouve entre leur invasion successive.* De sorte qu'il doit souvent arriver , ce qui arrive souvent en effet , que dans une fièvre double tierce , les accès des jours impairs 1 , 3 , 5 , 7 , &c. soient assez longs pour atteindre l'invasion des accès des jours pairs 2 , 4 , 6 , 8 , &c. tandis que ceux-ci sont assez courts , pour être parfaitement détachés de l'invasion des accès des jours impairs ; & alors la même fièvre intermittente se montre alternativement intermittente manifeste , & intermittente obscure (15).

(15) Le fait que nous rapportons en cet endroit , est trop commun pour qu'on le conteste. Ceux qui exigent absolument l'apyrexie entre les accès pour donner à une fièvre le nom d'*intermittente* , sont obligés dans ce cas de ne voir qu'une tierce simple : mais alors ils seront forcés de dire que chaque accès de cette tierce a un redoublement ; ce qui nous paroît absurde.

XLVII. Pour reconnoître dans un malade qui n'est jamais sans fièvre, la véritable nature de cette fièvre, relativement à l'*intermittence*, ou à la *continuité*, toute la question se réduit donc à décider si la fièvre, qui, selon notre supposition, n'abandonne jamais le malade, est une simple & unique maladie fébrile, ou si elle est un agrégat de plusieurs maladies fébriles qui se succèdent de manière que la suivante commence avant que la précédente ait fini. C'est ici le moment de rappeler & d'employer avec avantage ce que nous avons dit (N°. XXIX & suiv.) sur les trois tems qui composent essentiellement toute maladie fébrile. Car, quoique dans la fièvre subintrante, les accès empiètent les uns sur les autres, cependant chaque accès doit avoir son invasion, son état, & sa terminaison. L'œil de l'observateur doit s'arrêter principalement sur

le tems de l'invasion , & le tems de la terminaison : car il est évident que , si dans un état soutenu de fièvre , on découvre plusieurs fois , & surtout (16) à des intervalles réglés , des signes certains d'invasion , ou de terminaison ; la maladie n'est pas unique. Une seule & même fièvre ne peut avoir ni plusieurs commencemens , ni plusieurs fins.

XLVIII. Et voilà sans doute pourquoi , presque tous les Auteurs caractérisent la fièvre subintrante , par le

(16) Nous disons *surtout* , parce que le retour périodique des symptômes ne nous paroît pas être ici une condition nécessaire ; & nous ne comprenons pas pourquoi on exigeroit dans la fièvre subintrante , plus de régularité , que dans l'intermittente manifeste ; nous ne saurions trop le dire : la régularité des périodes est absolument accidentelle aux accès de la fièvre intermittente. En veut-on une preuve sans réplique ? qu'on examine la chose avec rigueur : nous avançons hardiment qu'on trouvera peu , mais très-peu , de fièvres intermittentes vraiment régulières.

retour périodique des frissons, ou le retour périodique des sueurs. Nous convenons que ces signes l'annoncent en effet indubitablement ; mais nous croyons pouvoir assurer , qu'elle peut exister sans aucun de ces deux signes ; & notre sentiment porte sur deux raisons principales : 1°. le frisson & la sueur ne sont point des signes nécessairement attachés à l'invasion & à la déclinaison des accès, ainsi que nous l'avons prouvé déjà ; 2°. dans la fièvre subintrante, la déclinaison d'un accès se trouvant confondue avec l'invasion du suivant, les symptômes ordinaires de chacun de ces deux états, se compliquent souvent entr'eux de telle manière, qu'ils se combattent & se détruisent mutuellement ; de sorte que la sueur de l'accès qui décline, & le frisson de l'accès qui commence, deviennent également obscurs.

XLIX. Mais ce qui ne sauroit l'être

jamais aux yeux d'un Médecin instruit & attentif, c'est que , dans la fièvre subintrante , la déclinaison de l'accès est arrêtée tout-à-coup dans sa marche par l'invasion de l'accès suivant. La peau qui s'affouplissoit prend un tissu plus ferré ; la chaleur qui s'adoucissoit comme par degrés , tombe brusquement ; le visage pâlit ; les sécrétions qui acquéroient quelque liberté , se troublent ou se suspendent de nouveau ; l'urine , de briquetée , devient claire , la langue , d'humide , devient sèche ou visqueuse ; le malade éprouve une inquiétude particulière , des tiraillemens dans les muscles , des engourdissemens dans les articulations , souvent la soif , quelquefois une toux sèche ; le pouls surtout , qui étoit souple & vaste , s'enveloppe rapidement , & devient petit , profond , ferré. En un mot , & ce mot renferme tout : tandis qu'un instant auparavant , tous les symp-

tômes tendoient clairement à un relâchement universel ; un instant après, au lieu de ce relâchement qu'il étoit si naturel de se promettre, tous les symptômes annoncent au contraire un éréthisme, ou un engourdissement général.

L. Dans ce brusque changement de l'état de la maladie, qui n'apperçoit pas les caracteres distinctifs de l'invasion d'un nouveau mouvement fébrile ? C'est donc dans cette opposition même, que nous devons faire consister le véritable signe pathognomonique de la fièvre subintrante. Quand elle ne sera pas reconnoissable à ce signe, nous pouvons avancer avec confiance, qu'elle ne le sera à aucun autre (17). Ce signe a d'ailleurs l'a-

(17) Quelques Auteurs ont voulu donner les urines briquetées pour un signe certain d'intermittence dans la fièvre. Nous convenons que les urines briquetées inspirent un soupçon légitime de l'exis-

vantage de se rapporter par lui-même aux cas les plus obscurs. Car dans les cas les plus ordinaires , la déclinaison de l'accès qui fuit est si manifeste , ou l'invasion de l'accès qui commence si sensible , qu'il est impossible , même aux personnes qui ne sont pas de l'art , de s'y tromper ; & en général , la chose fera d'autant plus évidente , que le nouvel accès rencontrera l'accès précédent plus près de sa fin.

tence de la fièvre intermittente ; mais nous nions qu'elles fussent pour en donner la certitude. On rencontre quelquefois de semblables urines dans le cours des fièvres manifestement continues. Dire que dès-lors ces fièvres sont intermittentes , ce seroit , à notre avis , tomber dans cette erreur de raisonnement , que les Philosophes appellent *pétition de principe* , ou *cercle vicieux*. Or , cela même , nous pouvons , sans pétition de principe , le dire de toutes les fièvres qui ont le caractère dont nous parlons dans notre texte ; parce que ce caractère démontre évidemment l'invasion d'une nouvelle fièvre ; & que ce retour d'invasion forme rigoureusement l'essence de la fièvre intermittente.

LI. Mais dans tous les cas , pour que la fièvre soit purement subintrante, il faut que l'accès qui survient trouve le précédent dans un état de déclinaison décidée ; de sorte que le Médecin puisse juger raisonnablement que , sans ce nouvel accès , le précédent se feroit terminé par une apyrexie parfaite. Or , ce jugement est peut-être plus facile à porter dans la pratique , qu'à fixer dans la spéculation. Ce qui nous guide , fera-t-il avoué par les grands Praticiens ? Quand , dans la déclinaison d'un accès , la diminution de la fièvre est jointe aux signes d'un relâchement total , nous jugeons que l'état du malade tend à l'apyrexie , quelque'éloigné qu'il puisse en être encore : mais si , dans la déclinaison de l'accès , lors même que la fièvre diminue , le pouls conserve de la petitesse ou un peu de dureté , ou si quelque symptôme ne cede pas dans

la même proportion que les autres ; nous jugeons que l'accès ne tend pas à l'apyrexie. Nous pouvons affurer que ce signe ne nous a trompés, qu'autant qu'il n'a pas été clairement apperçu ; nous voulons dire : que , lorsque nous n'avons pas pu douter de l'existence du signe dont nous parlons , l'événement ne l'a jamais démenti dans tous les cas où l'accès suivant est survenu assez tard pour laisser bien connoître l'issue du précédent.

LII. La seconde combinaison (N°. XLIV) qui donne à la fièvre intermittente , une apparence plus forte encore de continue , c'est l'obscurcissement successif du premier & du troisième tems dans des accès subintrans. Après avoir divisé ailleurs chaque accès fébrile en trois tems , nous avons remarqué , (N°. XXXIX) que chacun de ces trois tems domine quelquefois tellement sur les deux autres , qu'il
les

les absorbe en quelque sorte , & qu'il paroît occuper lui seul toute la durée de l'accès. Or , il est évident que , lorsque la fièvre est intermittente manifeste , quel que soit celui des trois tems qui domine sur les autres , la chose est parfaitement indifférente au diagnostic , qui dans ce cas n'est fondé que sur l'apyrexie. Mais il en est tout autrement quand les accès s'engrenent en quelque façon les uns dans les autres : alors , comme nous venons de le dire (N°. XLVII & suiv.) , tout le diagnostic porte sur les symptômes qui annoncent un renouvellement d'accès , & par conséquent sur les symptômes de l'accès qui décline , rapprochés des symptômes de celui qui commence ; c'est-à-dire , sur l'opposition du troisieme tems de l'un , avec le premier tems de l'autre. Mais si par la nature de la maladie , le premier & le troisieme tems s'obscu-

cissent de plus en plus , le diagnostic devient très-difficile ; & c'est ce qui arrive dans la fièvre subcontinue.

LIII. Le propre de cette espece de fièvre intermittente , c'est de tendre à dégénérer en fièvre continue : mais comme cette dégénération n'arrive que par degrés , c'est dans la marche de la maladie qu'il faut en saisir le caractère. Quelquefois , nous pourrions même dire , le plus souvent , elle est dans son origine , fièvre intermittente manifeste ; le prolongement des accès la rend bientôt subintrante ; le même principe qui prolonge les accès , fait que chaque nouvel accès surprend toujours le précédent moins près de sa fin ; & par-là il arrive , que d'un côté le tems de la déclinaison s'éclipse nécessairement , tandis que de l'autre celui de l'invasion se fait toujours moins sentir , parce qu'il se combine avec une agitation fébrile

plus soutenue : les mêmes causes continuant d'agir , la ligne qui divise les accès s'efface entierement ; & la fièvre , qui étoit d'abord intermittente , perdant chaque jour quelqu'un des traits qui la caractérisent , dégénere enfin absolument , & devient une véritable fièvre continue.

LIV. On nous objectera peut-être , que dans le plan , suivant lequel nous avons entrepris de diviser les fièvres intermittentes , la fièvre subcontinue ne méritoit point un rang à part. En effet elle n'y trouve certainement plus de place quand elle est une fois devenue continue ; & jusqu'à ce qu'elle le devienne , il paroît qu'elle n'est encore que subintrante. A cela nous nous contenterons de répondre , que quand même l'objection seroit solide systématiquement (18), elle ne laisse-

(18) Il s'en faut bien qu'elle le soit : la fièvre subintrante est toujours reconnoissable aux signes que

roit pas que de l'être bien peu relativement à la pratique. Qu'on fasse de la fièvre subcontinue une division à part, ou qu'on en fasse une subdivision de la subintrante, la chose importe peu ; & ce n'est pas la peine d'en disputer. Mais ce qui importe beaucoup, c'est que l'on convienne

nous avons donnés (N°. XLIX) ; mais ces mêmes signes ne suffisent plus pour reconnoître la subcontinue lorsqu'elle est très-près de sa dégénération. Les symptômes de l'invasion de l'accès sont si courts, si foibles, qu'en les isolant de la marche précédente de la maladie, ils seroient avec raison regardés comme des symptômes très-équivoques. La fièvre est pourtant encore intermittente ; & ces symptômes quoique foibles, quoique courts, ne sont nullement équivoques pour celui qui a étudié la maladie dès son origine. Il y a donc cette différence entre la subintrante & la subcontinue, que la subintrante est reconnoissable dans chacun de ses accès, au lieu qu'il arrive un tems où la subcontinue n'est reconnoissable que par les accès qui ont précédé, quoiqu'alors & par ce moyen, elle soit reconnoissable encore, & reconnoissable certainement. Or cette différence nous paroît très-théorique.

que la tendance de cette fièvre à devenir continue, forme un caractère essentiel au traitement; & que par conséquent on ne sauroit reconnoître ce caractère, ni trop tôt, ni à des signes trop certains.

LV. Or, si nos observations ne nous trompent pas, il y a trois signes dont la réunion annonce de bonne heure, & très-certainement, qu'une fièvre intermittente tend à devenir continue, & sans lesquels elle n'y tend jamais. Ces signes résultent de la comparaison des accès entr'eux; & ils consistent en ce que dans chaque accès, relativement à celui qui le précède,

1°. La durée totale est plus grande, soit parce que l'accès est réellement plus long; soit parce que celui qui vient après, n'attend pas la loi marquée par les retours précédens; soit pour les deux causes réunies.

2°. Le second tems qui est celui de

l'état de l'accès, tems durant lequel l'agitation fébrile portée à son plus haut période n'acquiert plus rien, & ne perd encore rien sensiblement, ce tems, dis-je, domine davantage sur les deux autres.

3°. Le premier & le troisieme tems, outre la diminution relative qu'ils présentent étant comparés au second, éprouvent aussi une diminution réelle & absolue, en ce que les symptômes qui leur sont propres s'affoiblissent, & quant à la durée, & quant à l'intensité.

Ces trois signes observés avec attention dans leurs progrès suffiront toujours pour découvrir, non-seulement l'existence de la fièvre subcontinue, mais, ce qui est tout aussi essentiel, le plus ou le moins de rapidité avec laquelle elle tend à la continue vraie.

LVI. Enfin la troisieme combi-

naison (N°. XLIV), qui cache la fièvre intermittente sous l'apparence de fièvre continue, c'est la complication réelle de ces deux maladies. Rien n'empêche la possibilité de cette complication : car si la fièvre intermittente, de l'aveu de tous, peut se compliquer avec une intermittente de la même espèce, comme dans la *double-tierce*, la *double-quarte*, &c. ou même avec une intermittente d'une espèce différente, pourquoi ne se compliqueroit-elle pas également avec une fièvre continue ? Cette complication a été reconnue, presque de tous les tems, dans l'hémitritée ; & l'on ne conçoit pas pourquoi elle n'est pas reconnue également dans toutes les maladies fébriles, qui présentent tout à la fois, ainsi que l'hémitritée, les caractères des fièvres continues, & les caractères des fièvres intermittentes, c'est-à-dire dans les fièvres

que l'on appelle indifféremment *rémittentes*, ou *exacerbantes*, & qui portent vulgairement le nom de *fièvres avec redoublemens*.

LVII. Nous n'avons pas besoin d'avertir ici que, par *redoublement*, nous n'entendons pas toute espece d'augmentation de fièvre. Dans ce sens, toutes les fièvres continues seroient rémittentes; & il faut avouer en passant, que dans la pratique on prodigue quelquefois cette qualification un peu trop légèrement. Mais en parlant le véritable langage de l'art, on ne doit donner le nom de redoublement, qu'à cette augmentation de fièvre, qui

1°. S'annonce par un trouble sensible;

2°. S'opere par degrés;

3°. Se soutient un certain tems dans sa plus grande force;

4°. S'affoiblit ensuite peu-à-peu;

5°. Laisse enfin le malade avec le même degré de fièvre à-peu-près, qu'il avoit avant cet orage.

Il faut ou que l'on nous conteste la vérité de cette description, ou que l'on nous accorde que les redoublemens de toute fièvre rémittente sont marqués aux traits, qui caractérisent les accès de la fièvre intermittente. Nous sommes donc autorisés à les regarder comme de véritables accès, qui, au lieu d'interrompre le cours d'une santé apparente, interrompent le cours d'une maladie fébrile, dans laquelle ils s'enchâssent, (qu'on nous passe cette expression) mais dont ils sont jusqu'à un certain point indépendans.

LVIII. On n'exigera donc pas de nous, que nous cherchions un caractère particulier dans la fièvre intermittente, compliquée de continue; il suffit de celui que nous avons donné à l'inter-

mittente simple; ou pour mieux dire: il suffit que la fièvre soit certainement rémittente, pour que nous la déclarions expressément continue mêlée d'intermittente. Ne nous déguifons pas que cette assertion pourra paroître un peu hasardée, & tâchons de l'appuyer sur quelques preuves qui tiennent, non à des raisonnemens subtils, mais à des réflexions simples & à des observations journalières.

LIX. D'abord commençons par lui ôter la tache de la nouveauté: car en cette matière, comme en quelques autres, le pire c'est d'inventer. Nous avons déjà dit (N°. LVI) que l'hémittée, fièvre très-décidément exacerbante, est regardée comme le résultat d'une fièvre continue, compliquée d'une double tierce; & nous avons insinué qu'il n'y avoit de là qu'un pas à faire pour arriver à la conclusion générale que nous en avons tirée. Le

célèbre *Torti*, que nous aurons occasion de citer souvent, a tiré la même conclusion avant nous, & presque avec la même généralité (19). M. *Lieutaud* dit que la fièvre rémittente tient, en quelque façon, le milieu entre l'intermittente & la continue; il va même jusqu'à croire qu'elle s'approche plus de la nature de l'intermittente que de la nature de la continue (20). M. *de Sauvages*, malgré la sévérité avec laquelle il exclut de l'ordre des intermittentes, toutes les fièvres qui n'ont pas quelque intervalle de parfaite apyrexie, oui, M. *de Sauvages* ne trouve cependant pas qu'on puisse se former de la fièvre rémittente, une idée plus

(19) Il suffit pour s'en convaincre de consulter l'ingénieux tableau des fièvres qu'il a donné sous la forme d'arbre.

(20) *Vocatur remittens (febris) quæ inter continuas & intermittentes medium quasi locum tenet ; sed ad postremas propius accedere videtur. (Lieut. de febr. rem.)*

juste & plus vraie , qu'en supposant une fièvre intermittente entée sur une fièvre continue ; il donne aux redoublemens , la même cause qu'aux accès ; & toutes les divisions des fièvres rémittentes , sont absolument calquées sur les divisions analogues des fièvres intermittentes (21).

LX. Mais quand même cette façon d'envisager la suite des redoublemens , seroit aussi nouvelle qu'elle l'est peu , elle n'en seroit pas moins exacte. Nous attestons ici l'expérience de tous les Praticiens attentifs : Quelle est , dans le courant de l'année , la saison des fièvres rémittentes ? l'automne. Quelle est la constitution manifeste de l'air , qui les favorise davantage ? la constitution chaude & humide. Quels sont les lieux

(21) *Qui cognoverit causam accessionum in intermittentibus , & causam febris continuæ , ambasque conjunxerit , is causam exacerbantium capiet. (Pathol. method. class. II. ord. 2.)*

où elles sont endémiques ? les lieux bas, marécageux. Quels sont les sujets qu'elles attaquent plus facilement ? ceux qui par leur tempérament, leur profession, ou le lieu de leur séjour, ont peu de ressort dans la fibre. Qu'on change à présent toutes ces questions ; & au lieu de les rapporter aux fièvres rémittentes, qu'on les rapporte aux fièvres intermittentes : l'observation ne fournit-elle pas les mêmes réponses ?

LXI. Ajouterons-nous pour dernière preuve de cette identité de principes, que les fièvres intermittentes, & les fièvres rémittentes ne sont jamais épidémiques séparément ? que partout où les fièvres intermittentes regnent, les fièvres continues prennent presque toujours le caractère de rémittentes ? que quand les fièvres intermittentes dégèrent en continues, elles dégèrent ordinairement en continues rémittentes ; & qu'il n'y

a parmi les fievres continues , que les rémittentes qui dégénèrent en intermittentes ?

LXII. Mais quand on ignoreroit tout cela , il reste encore un fait , & un fait très-commun , qui , à notre avis , suffit pour démontrer évidemment que la fièvre rémittente est réellement composée de deux maladies fébriles très-distinctes entr'elles , dont l'une est intermittente , & l'autre continue. Or ce fait , quel est le Praticien qui a pu ne pas l'observer ? Qui n'a pas vu les deux fievres qui composent la rémittente , manifester leur indépendance par la différence de leur durée ? Nous oserions presque demander : qui les a vues se terminer ensemble ? Le malade ne guérit peut-être jamais de ces deux fievres en même tems. Pour l'ordinaire , l'intermittente cede la premiere , & dès-lors la maladie , qui perd ses redouble-

mens , n'est plus qu'une fièvre continue simple ; d'autres fois aussi , & surtout dans certaines épidémies (telles que celles qui ces années dernières ont ravagé nos environs) la fièvre continue est la première à céder , & les redoublemens , devenus par-là même isolés , ne présentent plus qu'une vraie fièvre intermittente , qui ne change pas pour cela de nature ; mais qui , de compliquée qu'elle étoit , devient simple.

LXIII. Nous croyons avoir poussé jusqu'à la démonstration la preuve de la vérité que nous avons entrepris d'établir ; & dès-lors nous sommes dispensés de chercher dans les symptômes qui accompagnent l'entrée ou la sortie des redoublemens , les signes qui pourroient nous apprendre si ces redoublemens tiennent du caractère de la fièvre intermittente , ou non ; puisque , après tout ce que nous ve-

nons de dire , il est évident que toute fièvre continue , qui est reconnue pour avoir de vrais redoublemens , doit être reconnue par-là même , pour être compliquée d'une intermittente , dont ces redoublemens sont les accès.

LXIV. Jusqu'ici nous n'avons considéré la fièvre intermittente que relativement au diagnostic , en déterminant le caractère de cette maladie , sinon avec plus de précision qu'on ne l'a fait jusqu'à présent , du moins avec le plus de précision que nous avons pu : Pour achever de remplir l'objet du Programme , il nous reste à considérer encore la fièvre intermittente relativement à la partie principale du traitement , qui est l'administration du fébrifuge ; c'est-à-dire qu'il nous reste à indiquer , par des signes non équivoques , les circonstances , dans lesquelles les fébrifuges peuvent être employés avec avantage , & sans danger pour les malades.

LXV. Avant que d'entrer dans le fond de cette discussion intéressante , il est indispensable d'établir deux principes , sans lesquels il seroit inutile même de l'entamer.

Le premier de ces principes , c'est qu'il y a réellement des fébrifuges , c'est-à-dire des remèdes avec lesquels le Médecin peut , presque à sa volonté , supprimer la fièvre. Ce principe , qui est dans le Programme une vérité de supposition , est d'ailleurs une vérité de fait incontestable. On a pu en douter jusqu'à la découverte du quinquina ; mais depuis cette heureuse découverte , personne n'en doute plus. Les ennemis les plus décidés de ce remède n'ont point osé lui disputer sa vertu fébrifuge. Disons plus : c'est le degré éminent auquel le quinquina possède cette vertu , qui a fourni à ses ennemis les principales armes avec lesquelles ils ont tâché de le combattre.

LXVI. Le second des principes dont nous avons besoin, c'est que les fébrifuges n'ont d'action que contre la fièvre intermittente ; & ce principe, qui dans le Programme est également supposé quoique moins expressément que le premier, est d'ailleurs, ainsi que le premier, une vérité de fait nullement contestée. On a pu en douter lors de la découverte du quinquina : à cette époque, il étoit naturel qu'on essayât son efficacité contre la fièvre continue, & que le premier enthousiasme qu'excita un remède si étonnant, lui fût attribuer quelques guérisons qu'il n'avoit pas faites. Il étoit plus naturel encore que des Médecins, d'ailleurs observateurs exacts, mais qui ne reconnoissoient gueres d'autres fièvres intermittentes, que les intermittentes manifestes, ayent cru de bonne foi avoir guéri avec le quinquina des fièvres conti-

nues , tandis qu'ils n'avoient effectivement guéri que des intermittentes subintrantes , subcontinues , &c. Quoi qu'il en soit , on ne dispute plus là-dessus ; les plus zélés partisans du quinquina ont avoué son inefficacité dans les fievres continues ; & qui voudroit aujourd'hui soutenir le contraire auroit contre lui l'expérience de tous les pays & de tous les jours.

LXVII. Il est vrai que quelques Praticiens d'un mérite distingué l'emploient , même avec profusion , dans les fievres malignes. Mais sans observer ici que la plupart des fievres malignes , surtout épidémiques , sont du genre des fievres rémittentes , & par conséquent mêlées d'intermittentes , nous nous contenterons de dire en général , que si le quinquina convient quelquefois dans les fievres continues proprement dites , ce n'est point comme fébrifuge. La preuve en est

simple , puisque par le fait il ne les supprime point. Or cela suffit pour concilier la pratique même des Médecins qui l'emploient dans ce cas , avec la généralité de notre principe (LXVI).

LXVIII. Cette vérité est sans contredit généralement reconnue ; mais il nous semble qu'on n'en a pas tiré une conséquence , qui cependant nous paroît en découler bien naturellement : si les fébrifuges n'ont d'action que contre la fièvre intermittente , les fébrifuges n'agissent donc que prophylactiquement. En effet , chaque accès d'une fièvre intermittente pris à part , est en lui-même une fièvre continue. La même raison , quelle qu'elle soit , qui soustrait la fièvre continue à l'action du fébrifuge , doit lui soustraire aussi l'accès des intermittentes , quand cet accès est une fois établi , & par conséquent borner son efficacité à

l'accès futur , c'est-à-dire à prévenir la fièvre & non à la guérir. Or (qu'on nous pardonne cette réflexion étrangère à notre sujet) a-t-on bien examiné , si sous le même point de vue , le fébrifuge n'agiroit pas aussi bien contre la fièvre continue future , que contre l'accès futur de l'intermittente ? & la méthode de tant de bons Praticiens , qui terminent les convalescences des fièvres continues par l'usage du quinquina , n'auroit-elle pas l'avantage , quoiqu'inconnu encore , de prévenir spécifiquement les rechutes ?

LXIX. Ces deux principes (N^{os}. LXV & LXVI) une fois établis , la première question qui se présente à décider pour mettre dans tout son jour la matière que nous traitons , c'est de savoir si les fébrifuges , qui , comme nous venons de le dire , ne peuvent avoir d'action que contre la fièvre intermittente , ont une action

sure contre toute fièvre intermittente. Car s'il y a quelque espèce d'intermittentes contre laquelle ils ne puissent rien, leur administration dans ces cas, fera par-là même démontrée inutile.

LXX. Or, quel est le Médecin, qui n'a pas rencontré des fièvres intermittentes, &, pour prévenir ici toute difficulté, des fièvres intermittentes manifestes, rebelles à tous les fébrifuges connus? la fièvre quotidienne qui accompagne ordinairement les suppurations internes, surtout la suppuration du poulmon, se montre souvent sous la forme d'intermittente manifeste, avant de se joindre à la lente continue, qui la change en rémittente amphimérine; obéit-elle au fébrifuge, lors même que les sueurs abondantes du matin terminent parfaitement l'accès, qui avoit commencé la veille, par un frisson décidé? Les

fièvres intermittentes qui dépendent du virus scorbutique , vénérien , &c. cedent-elles aux fébrifuges ? les fébrifuges ont-ils une action remarquable contre les fièvres intermittentes accompagnées de quelque obstruction considérable dans les viscères du bas-ventre , d'une cachexie avancée , d'un ascite formé ? A toutes ces questions on peut répondre en général que non. Et si cette réponse est vraie par rapport aux fièvres intermittentes manifestes ; combien elle l'est plus encore , quand il s'agit des fièvres intermittentes obscures , & surtout des intermittentes compliquées avec les continues !

LXXI. Convenons pourtant que cette vérité n'est pas si générale , qu'elle ne souffre beaucoup d'exceptions ; & c'est précisément de ces exceptions , que naît toute l'obscurité de cette matière. Intimidés par quel-

ques exemples malheureux , ne tentera-t-on jamais les fébrifuges dans les cas que nous venons d'exposer ? ou bien enhardis par quelques succès avérés , les tentera-t-on toujours ? Parmi cette foule nombreuse de fièvres , qui rendent l'effet des fébrifuges comme équivoque , n'y a-t-il donc aucun caractère qui distingue celles où ils doivent réussir , d'avec celles où ils doivent échouer ? & où trouverons-nous la loi précise & générale qui soumet , ou qui soustrait la fièvre intermittente à l'activité des fébrifuges ?

LXXII. Nous la trouverons dans le rapport de dépendance qui peut exister entre la fièvre intermittente , & la maladie qui l'accompagne : de sorte que la fièvre intermittente , qui dépendra de cette maladie comme de son principe , résistera au fébrifuge , tandis que celle , qui sera elle-même le principe de la maladie qui l'accom-

pagne , se laissera toujours dompter. Cette loi explique suffisamment comment il arrive que de deux fièvres intermittentes , jointes toutes les deux à quelque obstruction considérable dans les viscères du bas-ventre , à un dépérissement général , &c. l'on attaque l'une avec succès par les fébrifuges , & l'on ne fait , avec le même secours , que de vains efforts contre l'autre. Servons-nous des termes de l'école ; nulle part peut-être ils n'ont une signification aussi importante : si nous appliquons à la fièvre intermittente la distinction commune presque à toutes les maladies , & que nous la divisons en *essentielle* & *symptomatique* , nous aurons dans cette division, les vraies limites de l'utilité des fébrifuges. Car on peut assurer que , autant ils sont efficaces dans toutes les intermittentes essentielles , autant ils deviennent inutiles dans toutes les intermittentes symptomatiques.

LXXIII. Il ne nous reste donc à cet égard, qu'à déterminer les signes, qui entre deux fievres intermittentes, compliquées l'une & l'autre de la même maladie, distinguent l'intermittente symptomatique, de l'intermittente essentielle; ou, ce qui revient au même, les signes qui, entre deux malades dont l'état actuel & apparent est le même, font reconnoître que la fièvre intermittente est essentielle chez l'un, & symptomatique chez l'autre. Peut-être aurions-nous droit de nous en référer pour cet objet aux préceptes généraux de la Pathologie; car nous ne connoissons aucune regle qui convienne privativement aux fievres intermittentes, considérées sous le rapport de symptôme ou de principe, & qui ne leur soit commune avec toutes les autres maladies considérées sous le même rapport.

LXXIV. Cependant puisque *Galien*

a rapproché cette regle de notre sujet , en ne l'appliquant qu'aux maladies fébriles , nous la rapporterons telle qu'il la donne & nous l'adopterons ; parce qu'en effet , quoique la regle soit imparfaite , elle est encore la plus claire & la plus sûre qu'on puisse établir. Nos anciens , dit *Galien* , n'appelloient *fébricitans* , que les malades , qui , avec la fièvre , n'avoient aucune affection grave dans aucun organe principal : car pour ceux qui avoient la fièvre en conséquence d'une semblable affection , ils les appelloient *pleurétiques* , *pérripneumoniques* , &c. selon que la partie affectée étoit la plevre , le poumon , &c. Cette regle concentrée dans notre sujet , est sûre en tant qu'on en peut déduire , qu'une fièvre intermittente est toujours essentielle , quand elle n'a été précédée d'aucune maladie capable de la produire : mais la même regle perd beaucoup de sa

force , si l'on en veut conclure , que toute fièvre intermittente qui survient à une maladie capable de la produire , est par-là même intermittente symptomatique.

LXXV. La co-existence de deux maladies , ne prouve point leur dépendance mutuelle. L'obstruction des viscères , la cachexie , les suppurations internes , le vice vénérien , &c. , quoique très-capables de produire , & très-propres à fomentier une fièvre intermittente , ne mettent pas à l'abri de l'impression des causes , qui procurent la fièvre intermittente à un sujet d'ailleurs très-sain. Ces mêmes causes agissant sur le sujet déjà malade , doivent avoir le même effet ; & la fièvre intermittente qui en résultera sera essentielle , parce que , quoiqu'elle survienne à des maladies dont elle pourroit dépendre comme de son principe , cependant , dans le fait , elle n'en dé-

pend pas. La préexistence de ces maladies, surtout des obstructions invétérées, des suppurations internes, & de la cachexie, fera donc un motif grave de soupçonner que la fièvre intermittente, qui survient dans leur cours, est une intermittente symptomatique; ce soupçon acquerra d'autant plus de probabilité que le malade aura été moins exposé à l'action des causes accidentelles qui peuvent procurer une fièvre intermittente: mais il ne paroît pas possible dans un très-grand nombre de cas, que, par la seule combinaison des symptômes, ou, comme disent les Philosophes, *à priori*, cette probabilité s'élève jamais jusqu'au degré de la certitude.

LXXVI. Il n'y a bien souvent que l'administration même du fébrifuge, dont les effets étudiés avec soin, éclaireront suffisamment sur le principe qui

entretient la fièvre intermittente (22). Nous disons : les effets étudiés avec soin ; car il y a ici deux écueils contre lesquels il est facile de donner.

Premièrement , de ce que l'administration du fébrifuge arrête d'abord les accès d'une fièvre intermittente , conclure directement que c'est une intermittente essentielle ; c'est se tromper. La vertu des fébrifuges , que nous employons aujourd'hui est si puissante ; leur opposition avec la fièvre intermittente , est si extrême , que , à la

(22) Les fébrifuges ont cela de commun avec tous les autres spécifiques. Dans le doute raisonnable si une maladie est entretenue par le virus vénérien , scorbutique , &c. , l'effet que produit sur elle l'administration des anti-vénériens , des anti-scorbutiques , &c. , est la véritable pierre de touche , qui décide la question. Parlons plus généralement : une maladie , quelle qu'elle soit , est toujours symptomatique , lorsqu'elle se montre intraitable aux secours qui pour l'ordinaire la guérissent. C'est la règle qui conduit tous les bons praticiens ; & cette règle ne trompe pas.

premiere attaque, ils semblent toujours triompher de cette maladie, quel que soit son foyer, & à quelque principe qu'elle tienne. Les fievres intermittentes, auxquelles la suite de leur cours attache le plus clairement le caractere de symptomatiques, se laissent ordinairement subjuguier par les premieres doses du fébrifuge : c'est ce que nous avons souvent observé; nous ne sommes ni les seuls, ni les premiers, qui ayons fait cette remarque. Le célèbre *Torti* avoue qu'il a plusieurs fois traité par les fébrifuges la fièvre périodique quotidienne des phthifiques; & il assure que toujours le malade a été sensiblement foulagé durant quelques jours, & que, quelquefois même, la fièvre périodique a été manifestement supprimée (23). Mais, ajoute-t-il, la

(23) *Fateor me, pluribus tabidis nondum consumptis, & , præter quotidianas, febris putridæ dictæ, pe-*

maladie reprenant le dessus ne tarde pas à reparoître ; & il semble par-là donner ce retour pour une preuve que la fièvre, quoique domptée par le fébrifuge , étoit pourtant symptomatique.

LXXVII. Or c'est précisément là le second écueil qu'il faut éviter. Car, de ce que les accès d'une fièvre intermittente reparoissent après avoir été supprimés par le fébrifuge , conclure directement que cette intermittente est symptomatique ; c'est se tromper encore. Ici on nous dispen-

riodos valdè conspicuas , vix tantillum febris , habitualis appellatæ , tempore remissionis habentibus , corticem obtulisse ... ut ipsas nimium increbrescentes periodos inhiberem. At , licet ex usu remedii aliquod sensibile levamen ad aliquot dies observarim , cum manifestâ etiâ quandoque (non tamen semper) exacerbationum consuetarum interceptione ; attamen morbus paulò post , vires resumens , cursum suum jugiter prosequabatur , usque ad interitum ægrotantis. (Therap. Spec. lib. V. cap. 2.)

fera

fera sans doute de la preuve; Elle n'est malheureusement que trop sensible dans les rechutes fréquentes , auxquelles toute espece de fièvre intermittente est sujette par elle-même. Rechutes si communes , qu'elles auroient suffi avec raison , pour décrier le plus sûr des fébrifuges , si l'expérience n'avoit pas appris depuis longtemps , que les malades y sont également sujets par quelque voie qu'ils aient été guéris , fût-ce par les seules forces de la nature.

LXXVIII. Chacune des deux erreurs que nous venons d'indiquer , expose le Médecin à des fautes bien graves. La première l'expose à accabler le malade d'un remède au moins inutile ; la seconde l'expose à priver le malade d'un remède nécessaire. Mais , nous dira-t-on , quelle espece de jour l'administration du fébrifuge peut-il donc jeter sur la nature d'une

fièvre intermittente , si la cessation des accès ne prouve point qu'elle soit essentielle , ni leur retour qu'elle soit symptomatique ? & en supposant une intermittente dont on veuille éclaircir la nature par la voie des fébrifuges ; si après leur administration elle a été d'abord suspendue & qu'ensuite elle reparoisse ; à quels signes la jugera-t-on essentielle ou symptomatique ? Voilà, si nous ne nous trompons pas , la difficulté dans toute sa force : & il faut avouer que , réduite à ces termes , elle a été , ou peu connue , ou constamment évitée. Ne la fuyons point : & , dans la manière même dont le fébrifuge agit , essayons de trouver des signes , qui dévoilent clairement le caractère de la fièvre sur laquelle il agit.

LXXIX. Nous croyons qu'un Médecin attentif les trouvera toujours , ces signes non équivoques , & dans

la nature du relâche que le fébrifuge procure au malade ; & dans la nature de la rechute ; & surtout dans la nature de la maladie après la rechute ; car

1°. Le relâche que le fébrifuge procure dans une fièvre intermittente essentielle, est toujours prompt, entier & a toujours au moins un apparence de solidité : dans la fièvre symptomatique au contraire, le fébrifuge a une action évidemment plus lente, plus imparfaite & moins durable. Il faut, ou le donner à de plus grandes doses, ou s'attendre à ne pas supprimer entièrement les accès ; & lors même qu'ils semblent le mieux éteints, ils ne tardent pas à reparoître.

2°. Dans la fièvre essentielle les accès reparoissent aussi quelquefois ; mais, outre que, comme nous venons de le dire, ils reparoissent plus tard ; ils ne reparoissent presque ja-

mais avant qu'on ait abandonné le fébrifuge ; & toujours ils reparoissent sous une forme plus douce , c'est-à-dire , ou avec moins de symptômes , ou avec des symptômes moins graves , ou avec une durée plus courte , ou avec des intervalles plus francs & plus longs. Dans la fièvre symptomatique au contraire , non-seulement les accès reviennent plutôt , mais ils reviennent durant l'usage même du fébrifuge ; & , ce qui est ici capital , ils reviennent avec le même appareil qu'ils avoient auparavant , ou , s'il y a quelque changement , il est ordinairement en mal.

3°. Enfin , & ce dernier signe nous osons le donner pour infaillible , après la rechute , l'intermittente essentielle obéit au fébrifuge plus facilement qu'elle n'avoit fait d'abord ; au lieu que la symptomatique est manifestement plus rebelle qu'elle n'étoit ; de sorte que si l'on s'obstine à employer

contre elle les fébrifuges , bientôt ils n'ont pas même d'effet sensible.

LXXX. En rapprochant tous les signes que nous venons de détailler , ne pourroit-on pas en former une loi générale ? & dire : que l'activité des fébrifuges va toujours en croissant contre la fièvre intermittente essentielle ; & toujours en décroissant contre la fièvre intermittente symptomatique ? Cette règle , comme on le voit , fournit par elle-même un signe universel & non équivoque , pour juger promptement & sûrement , par l'administration même du fébrifuge , s'il peut répondre à nos vues , ou s'il doit les tromper. Or puisque l'expérience nous apprend que le fébrifuge a toujours contre la fièvre intermittente un effet proportionné à la dose à laquelle on le donne (24) , on comprend encore

(24) Nous savons que quelques Médecins sont dans l'opinion , qu'en attaquant la fièvre intermit-

qu'en diminuant cette dose on peut toujours essayer & étudier la marche de son activité , & par-là même le degré de son utilité.

LXXXI. Nous n'avons pas la présomption de vouloir régler la pratique de personne sur la nôtre : mais il y a long-tems que les réflexions que nous venons d'exposer , nous ont conduits à cette méthode , qu'on pourroit appeller une méthode d'essai dans les cas douteux. Nous donnons le fébrifuge (ordinairement en décoction) à petites doses , telles pourtant , qu'elles fussent pour affoiblir au moins les

tente par une dose de fébrifuge insuffisante pour la dompter , on s'expose à ce que le fébrifuge ne produise aucune espece d'effet. Mais ce sentiment , insoutenable dans la théorie , est journellement démenti par l'expérience ; & quiconque voudra observer les faits de bonne foi , s'apercevra que l'action du fébrifuge n'est point indivisible ; & que , ici comme partout ailleurs , l'effet se proportionne à l'intensité de la cause.

accès. Si au bout de deux ou trois jours il n'opere aucune espece de changement, nous l'abandonnons. S'il opere un changement en bien, pour léger qu'il soit, nous continuons l'usage du remede ; si ce changement se soutient, nous augmentons la dose ; & en suivant toujours la même loi : la stabilité du bon effet déjà produit, devient le motif d'appuyer sur le secours ; comme nous sommes clairement avertis de le supprimer quand la maladie revient sur ses pas. Qu'on n'imagine pas que cet essai soit long à faire ! Quand on étudie la maladie de près, très-peu de jours suffisent pour apprécier solidement le rapport du fébrifuge à la fièvre. Du reste nous pouvons assurer que par cette méthode nous avons quelquefois reconnu pour essentielles, & par conséquent guéri, des fièvres intermittentes, que presque tout nous portoit à regarder comme sympto-

matiques ; & nous pouvons affurer aussi que dans les cas contraires , nous n'avons jamais remarqué qu'il résultât de notre méthode , aucun inconvénient pour le malade (25).

LXXXII. L'efficacité des fébrifuges une fois assurée & restreinte aux fièvres intermittentes essentielles , la question principale change absolument de face , & se réduit à demander : s'il est utile & sans danger de guérir toutes les fièvres intermittentes que l'on peut guérir en effet ? s'il est indifférent de les guérir dans toutes les périodes de leur cours ? & , dans la supposition qu'il y ait des exceptions à faire , & des tems à choisir ,

(25) C'est ce qu'il ne paroît pas que l'on puisse dire de la méthode de ceux qui commencent par décider la nature de la fièvre , & qui l'attaquent avec les plus grandes forces du fébrifuge. Car alors , s'ils se trompent , le fébrifuge n'est pas seulement inutile ; il est ordinairement nuisible.

quels signes l'indiqueront au Médecin, & l'éclaireront dans l'administration des fébrifuges ?

LXXXIII. Nous pourrions entreprendre de répondre directement à ces questions. Mais pour que nos réponses fussent applicables à tous les cas, nous serions obligés de nous tenir dans une généralité d'expressions, qui, malgré nous, nous rendroit peut-être obscurs, & ne laisseroit point assez appercevoir les détails. Pour être plus clairs, nous profiterons des fondemens que nous avons jetés dans notre première partie ; & en poursuivant les différentes branches de la division que nous y avons établie, nous les parcourrons relativement à l'indication du spécifique, comme nous les avons parcourues relativement au diagnostic de la maladie.

LXXXIV. Et d'abord, demander s'il y a des fièvres intermittentes que

l'on ne doive pas guérir quoiqu'on puisse les guérir, c'est demander s'il y a des fievres intermittentes, qui par elles-mêmes soient salutaires. Or, qu'y a-t-il de plus propre à nous faciliter cette recherche, que la premiere division que nous avons faite de la fièvre intermittente (N°. XXVI), en intermittente manifeste, & intermittente obscure. Car la premiere condition d'une maladie salutaire, étant sans doute, de ne renfermer aucun danger, & l'intermittente obscure étant souvent très-dangereuse, comme nous le verrons bientôt; tandis que l'intermittente manifeste ne l'est jamais (26); il est évident que s'il y a quel-

(26) *Hypocrate l'a dit : Si quocumque modo intermiserit, periculo vacat.* Cet aphorisme qui coûteroit la vie à tant de malades, si on s'obstinoit à l'appliquer à toute espece de fievres intermittentes, & que, en conséquence de cette erreur, on ne regardât plus comme intermittente une fièvre par-là même qu'elle

qu'espece d'intermittente salutaire ; on doit la chercher parmi les intermittentes manifestes. Mais , même parmi les intermittentes manifestes , y en a-t-il qui soient en effet salutaires ? Oui , sans doute ; & pourquoi refusons-nous aux fievres intermittentes , un avantage , que les Médecins accordent par un suffrage presque unanime , à la fièvre en général ?

présente quelque danger : cet aphorisme , dis-je , appliqué à la fièvre intermittente que nous appellons *intermittente manifeste* , est exactement vrai. Toutes les observations attestent que , au moment où la fièvre intermittente devient dangereuse , elle devient aussi , ou *subintrante* , ou *subcontinue* , ou *remittente* ; c'est-à-dire , qu'elle passe , de la classe des intermittentes manifestes , dans la classe des intermittentes obscures , quoique pour cela elle ne perde pas son caractère d'intermittente , comme nous l'avons prouvé dans la première partie. Du reste il est facile de sentir que le sens que nous donnons à l'aphorisme d'*Hippocrate* est le vrai sens de l'Auteur , puisque , long-tems encore après lui , l'on n'a donné le nom de fievres intermittentes , qu'à nos intermittentes manifestes.

LXXXV. L'agitation fébrile est visiblement un effort de la nature, par le moyen duquel elle triomphe souvent, non-seulement de ce qui occasionne immédiatement cet effort, mais encore d'autres principes ennemis de la vie; principes, qui sous l'emploi ordinaire des forces de la nature s'accumuloient lentement, & comme sans obstacle. Et voilà pourquoi tant de maladies chroniques trouvent leur véritable remède, dans une maladie aiguë; voilà pourquoi tant de tempéramens foibles & délicats sont en quelque sorte réformés & fortifiés par le travail pénible d'une fièvre orageuse, &c. (27). Or, puisqu'il est

(27) Je demandois un jour à un de mes amis comment il se portoit. *J'ai besoin*, me répondit-il froidement, *de huit jours de fièvre*. Cette réponse nous dispense d'ajouter que c'étoit un Médecin & un Médecin bien sage & bien éclairé. Falloit-il que cet homme en abandonnant trop tôt l'exercice de sa profession, privât les malades de ses secours & l'art de ses lumières!

évident que ces heureuses révolutions, quand elles arrivent, sont le fruit de cet excès de mouvement vital qui constitue proprement la fièvre ; pourquoi ne pourroient-elles pas appartenir à la fièvre intermittente, comme à la fièvre continue ?

LXXXVI. Aussi lui appartiennent-elles quelquefois : *Hypocrate* nous a dit en plusieurs endroits de ses ouvrages, que la fièvre quarte guérissoit l'épilepsie ; tous les ennemis du quina lui ont reproché avec quelque apparence plausible de raison, qu'il prive le malade du bénéfice de la coccion fébrile ; & tous les partisans de ce remède lui ont peut-être attribué trop légèrement, de renforcer la constitution des malades dont il guérit la fièvre ; car il est très-probable, quant à cet avantage ultérieur, que la fièvre elle-même y concourt souvent, autant que le fébrifuge.

LXXXVII. Il est inutile de remarquer que dans tous les cas , où l'on peut attendre de la fermentation fébrile , quelque bienfait semblable , les fébrifuges sont déplacés , quoiqu'efficaces : ils sont même d'autant plus déplacés , qu'ils sont plus efficaces , puisque dans de pareilles circonstances , l'inconvénient naîtroit de la suppression même de la fièvre. Mais à quels signes non équivoques distinguera-t-on ces fièvres utiles , d'avec celles qui ne sauroient l'être ? Ici il ne faut point perdre de vue , que l'espece d'utilité dont nous parlons se rapporte essentiellement à un état morbifique étranger à la fièvre intermittente , & relativement auquel la fièvre fait fonction de remède. C'est donc dans l'état du malade , tel qu'étoit cet état antérieurement à la fièvre , ou du moins tel qu'il est indépendamment d'elle , que le Médecin doit chercher les règles

fières du jugement, qui pourra lui faire regarder la fièvre comme un remède capable de devenir utile.

LXXXVIII. Il la jugera telle, & s'abstiendra par conséquent des fébrifuges :

1°. Quand le malade est sujet à des maladies récurrentes comme l'asthme, la colique, la goutte, &c.; surtout si la fièvre intermittente qui l'afflige, suspend visiblement les accès de ces maladies, comme *Hippocrate* l'a dit de l'épilepsie.

2°. Quand le malade est attaqué d'une affection chronique humorale, comme sont les divers écoulemens, les hémorroïdes, les éruptions cutanées, les fluxions fréquentes, &c., surtout si l'invasion de la fièvre intermittente a suspendu le cours de ces maladies, comme il arrive souvent à la gale & aux dartres; parce qu'alors

la fièvre est par rapport à ces dépurations , au moins un supplément presque nécessaire.

3°. Quand le malade , par le vice de sa constitution naturelle , ou par celui des circonstances de son régime , se trouve actuellement surchargé d'une masse de liqueurs mal élaborées , qui le menacent plus ou moins prochainement de la cacochymie & de ses suites ; surtout si l'expérience lui a déjà appris , qu'il n'échappe à ce danger qu'au prix d'une révolution morbifique un peu grave.

4°. Quand la fièvre intermittente naît compliquée d'une maladie , dont elle peut faciliter l'heureuse terminaison ; surtout si cette maladie est du genre de celles dont il seroit dangereux de suspendre la marche , comme la petite vérole , par exemple , qui , sous les yeux de *Vestherof* , eut pour
fièvre

fièvre éruptive une vraie fièvre intermittente (28).

LXXXIX. On voit que dans toutes ces suppositions , la coction & la sécrétion , qui sont le produit de chaque accès de la fièvre intermittente , peuvent s'étendre au-delà du ferment fébrile proprement dit , & produire , quoiqu'accidentellement , la coction

(28) Il est vrai que l'illustre *de Haën* qui rapporte cette observation de *Veslherof* (Rat. med. pars II. c. 6.) ajoute que le quinquina procura une petite vérole très-benigne ; mais il est visible qu'il fut donné comme anti-putride & non comme fébrifuge. Du reste le cas de notre quatrième loi se rencontre rarement ; il se rencontre pourtant. *Torti* (lib. V. cap. 2.) a vu une pleurésie compliquée d'une fièvre double tierce manifeste. Ces cas doivent être soigneusement distingués de quelques autres , dans lesquels des taches , des exanthèmes , des douleurs pleurétiques , &c. ne se montrent que durant l'accès. Ce ne sont alors que des symptômes de la fièvre intermittente qui ne contre-indiquent point le fébrifuge. Faute de cette distinction , on sera facilement induit en erreur , par la diversité des observations & de la pratique des meilleurs Auteurs.

& la sécrétion d'une autre matiere morbifique ; & cette condition nous paroît rigoureusement nécessaire , pour qu'une fièvre intermittente puisse être appelée dépurative. Toutes les fois que la dépuration se bornera au principe même de l'accès ; ou , ce qui revient au même , toutes les fois que l'état du malade , considéré indépendamment de la fièvre intermittente qui l'afflige , ne présentera rien à quoi le mouvement fébrile puisse être utile , nous prononçons hardiment que la fièvre intermittente , pour bénigne qu'elle soit , doit être attaquée par les fébrifuges.

XC. Nous savons que cette assertion s'écarte du sentiment de quelques Auteurs respectables. Si nous pouvions être entraînés par l'autorité , nous le ferions certainement par celle de *Sydenham* & de *Torti*. Celui-ci en particulier , ne veut point qu'on re-

coure au fébrifuge , tant que les accès sont bien séparés entr'eux , que les symptômes n'en sont pas graves , & que le malade n'en est pas beaucoup fatigué. Mais en vérité , plus nous étudions les écrits de ce grand homme, moins nous trouvons son opinion à cet égard , solidement fondée. Craint-il quelque chose de la part des fébrifuges ? Non. Craint-il quelque chose de la part du ferment fébrile , dont on empêche le développement successif ? Non.

XCI. Mais la maladie , dit-il , est sans danger. Comment un esprit aussi éclairé a-t-il pu penser , que la simple bénignité d'une maladie , étoit une raison de ne pas guérir cette maladie quand on le pouvoit ? Mais , ajoute-t-il , la dépuration qui se fait à chaque accès , peut prévenir d'autres maux. La chose est possible , nous en convenons ; mais on conviendra aussi que

pour la même raison il faudroit, quand on se porte bien, tâcher de se procurer la fièvre intermittente ; car nous ne voyons pas de différence, entre la chercher quand on ne l'a pas & ne pas s'en défaire quand on le peut. Ne dissimulons cependant pas, à la gloire de cet homme célèbre, qu'en parlant de la pratique contraire à son sentiment, il ne la condamne point. Cette pratique est aujourd'hui, & avec raison la plus généralement suivie ; & ceux même qui ont le moins de confiance aux fébrifuges, en reconnoissent l'utilité dans les fièvres intermittentes manifestes non dépuratives.

XCII. Du reste le même principe qui nous fait déclarer les fébrifuges utiles dans cette espece d'intermittentes, nous force à déclarer ces mêmes fébrifuges utiles dans tous les tems de la maladie indifféremment.

Cette assertion n'est qu'une conséquence nécessaire de l'assertion précédente. Car s'il est vrai qu'il ne faut pas garder une maladie inutile, quand on peut la guérir; il est également vrai qu'il ne faut pas la guérir plus tard, quand on peut la guérir plutôt: & toutes les raisons, par lesquelles on voudroit essayer de prouver, qu'il est bon de ne pas arrêter une fièvre intermittente dans ses commencemens, tendront nécessairement à prouver, qu'il est bon de ne l'arrêter jamais (29).

(29) Ces raisons ne peuvent être tirées que de la destruction du ferment fébrile, qui se fait à chaque accès, & qui diminue d'autant la masse totale de principe de la maladie. Mais si le fébrifuge ne supplée pas suffisamment à cette destruction; si, en supprimant l'accès, il ne rend pas inutile l'accès qu'il supprime, il est évident, que plus on attendra pour administrer le fébrifuge, mieux on fera; & qu'on fera mieux encore, si on ne l'administre jamais. Assurer que le

XCIII. Voudra-t-on retourner contre nous cette maniere de raisonner ; & nous demandera-t-on, s'il faut donc arrêter les fievres dont nous parlons, au moment qu'on les connoît pour telles ? Nous répondrons avec assurance que oui ; & nous ajouterons qu'indépendamment de toutes les autorités qu'il nous feroit facile d'alléguer, telle a été constamment la pratique des Maîtres sous qui nous nous sommes formés ; telle est la pratique de nos illustres Collegues ; telle a toujours été la nôtre. Sur quoi nous

fébrifuge est absolument innocent ; assurer que par l'action du fébrifuge, la masse du ferment, qui auroit produit les accès qui sont supprimés, devient incapable de nuire ; & après cette double assertion, ajouter que pour administrer le fébrifuge, il est bon d'attendre qu'une partie de la masse du ferment fébrile soit détruite : nous l'avouons ; cela nous a toujours paru, & nous paroîtra toujours une contradiction inexplicable.

avouerons avec simplicité , que nous avons eu à nous repentir quelquefois d'avoir administré le fébrifuge trop tard , sans avoir eu occasion encore d'avoir aucune espece de regret pour l'avoir administré trop tôt.

XCIV. Quand nous disons qu'on ne sauroit administrer le fébrifuge trop tôt , nous supposons qu'il n'y a rien de la part du malade , qui puisse en empêcher , ou en ralentir l'action ; & ceci exige quelquefois , qu'on fasse précéder d'autres remedes , comme la saignée , les purgatifs , les émétiques , &c. Mais une considération essentielle , c'est que l'indication de ces secours doit être tirée de l'état du malade tel qu'il est dans l'intervalle des accès ; & non de la nature de la maladie , telle qu'on peut la juger durant l'accès. Ces secours ne doivent point être employés dans la vue de guérir , ni même d'affoiblir la fièvre

intermittente (30); mais seulement dans la vue de préparer les voies au fébrifuge, comme l'on saigne & l'on purge pour faciliter l'action des incisifs, des anti-vénériens, &c.; de sorte que, si l'on peut présumer que les premières voies soient assez libres, les fibres assez assouplies, les vaisseaux assez désemplis, pour recevoir, transmettre & conserver l'impression du fébrifuge, toute préparation ultérieure est superflue.

XCV. Il est vrai que, dans l'Art, on présume ordinairement le contraire (31), & que l'on n'ose gueres

(30) Quelquefois ces secours suffisent à la guérison, nous en convenons : mais c'est toujours par accident, & lorsque fortuitement ils attaquent le véritable principe de la maladie.

(31) En vérité nous ne savons pas bien pourquoi. Ordonne-t-on, par exemple, le lait d'ânesse à un malade, dont les humeurs paroissent âcres, mais qui d'ailleurs digere à merveille; on commence par le purger. Un purgatif adoucit-il donc le sang? point

se livrer à aucune espece de spécifiques , sans avoir fait précéder , ce qu'on appelle , les remedes généraux. Il est hors de notre sujet d'examiner si en cela les regles de l'art sont justement fondées ; il nous suffit d'affurer qu'avant l'usage du fébrifuge , les remedes généraux ne sont point d'une nécessité directe ; & que nous ne les avons jamais employés , lorsque nous avons été obligés de revenir au fébrifuge pour dompter les rechutes. Cependant nous convenons de bonne foi que , subjugués par les préjugés des malades & du public (préjugés

du tout. C'est , dit-on , afin que le malade digère mieux le lait. Le purgatif fortifie donc l'estomac ? point du tout. Mais il le délivre , ajoute-t-on , des mauvais levains qui empêchent la bonne digestion. Ces mauvais levains existent-ils donc ? attendez du moins de former là-dessus un soupçon raisonnable , & n'agissez pas toujours par le motif de la possibilité. Vous n'y trouverez ni regles pour vous conduire , ni bornes pour vous arrêter.

qui si souvent pesent tant sur les Médecins) nous faisons toujours précéder la premiere administration du fébrifuge par quelques évacuans. Nous faisons saigner le malade s'il est pléthorique ; nous le purgeons une ou plusieurs fois , & même nous le faisons vomir selon que nous appercevons plus ou moins de signes de saburre dans les premieres voies ; & , puisqu'il faut le dire , lors même que nous n'en appercevons point , nous ne laissons pas de purger le malade une fois , pour qu'il n' imagine pas qu'on néglige un secours réputé indispensable : immédiatement après , c'est-à-dire entre le troisieme & le quatrieme accès , quand nous le pouvons , ou du moins entre le quatrieme & le cinquieme , nous administrons le fébrifuge.

XCVI. Mais pour l'administrer plus utilement , choisira-t-on le tems de

l'accès ? ou celui de l'apyrexie ? D'abord , il est certain que le fébrifuge n'étant qu'un remede prophylactique , il est inutile de l'administrer durant l'accès , dans la vue d'attaquer l'accès même durant lequel on l'administreroit. Il est également certain que les fébrifuges , ainsi que tous les autres remedes , n'operent que par l'action , ou la réaction que la nature exerce sur eux. Or il est évident que ce travail , quel qu'il soit (car nous ne le connoissons point) fera d'autant plus prompt , d'autant plus parfait , en un mot d'autant plus facile à la nature , que sa sensibilité & ses forces seront moins occupées par le travail fébrile. Aussi nous ne connoissons personne , qui , pour donner les fébrifuges , ait choisi le tems de l'accès préférablement au tems de l'apyrexie.

XCVII. Ce qui a quelque chose de surprenant , c'est que tous n'aient

pas également senti , que pour la même raison , il faut éloigner les fébrifuges , autant qu'il est possible , de l'accès futur. Qu'on l'examine bien ; cette conséquence est rigoureuse. L'on est entré dans de si grands détails sur le choix du tems où il convient de donner des alimens aux malades dans la fièvre intermittente ! étoit-il donc si difficile de remarquer , que l'administration utile des fébrifuges porte absolument sur les mêmes principes ; qu'elle exige les mêmes attentions ; & que par conséquent elle doit être dirigée par les mêmes loix précisément ? L'efficacité du fébrifuge dépend en effet d'une espece de digestion (32) ; & cette digestion demande de la part de la nature , à peu près les mêmes conditions que la digestion des alimens. Le Médecin qui partira de cette

(32) On comprend dans quel sens nous prenons ici le mot de *digestion*.

analogie pour prescrire les fébrifuges dans un tems, plutôt que dans l'autre, aura, à notre avis, la règle la plus plus facile & la plus sûre qu'on puisse donner à cet égard.

XCVIII. La seconde branche de notre division générale (N^o. XXVI) renferme toutes les fièvres intermittentes, que nous avons appelées *obscures*. Celles-ci n'étant jamais innocentes de leur nature, ne peuvent jamais contr'indiquer le fébrifuge, à raison de leur utilité. Il nous reste donc à examiner, si sous quelque autre rapport elles ne doivent pas quelquefois en interdire l'usage; & si dans les cas où ce spécifique est utile ou nécessaire, son administration est soumise aux mêmes loix que nous venons d'indiquer pour les intermittentes manifestes. Continuons de suivre l'ordre établi dans la première partie; & répondons à ces questions en détail,

1°. pour les fièvres *subintrantes* ; 2°. pour les fièvres *subcontinues* ; 3°. pour les fièvres *rémittentes* ; conformément à notre subdivision des intermittentes obscures (N°. XLIV).

XCIX. Nous avons prouvé ailleurs, que les fièvres que nous avons appelées *subintrantes*, sont de véritables fièvres intermittentes, & même des intermittentes simples ; nous avons fixé les caractères essentiels auxquels on doit les reconnoître : ce qui doit à présent nous occuper, c'est de savoir s'il faut attaquer, & dans quel tems il faut attaquer ces fièvres avec les fébrifuges. Il nous semble que les réponses à toutes les questions relatives à cet objet, naîtront d'elles-mêmes, & en forme de corollaires, si nous commençons par établir solidement deux propositions, que nous pouvons appeller deux théoremes ; tant elles nous paroissent avoir d'in-

fluence sur la matiere importante que nous traitons.

C. THEOREME PREMIER. *Ce n'est ni dans la nature , ni dans la gravité des symptômes , qu'il faut chercher le caractere distinctif de la fièvre intermittente.*

Cette vérité n'est elle-même qu'une conséquence de tout ce que nous avons dit dans la premiere partie ; nous n'ajouterons ici à l'appui , qu'un raisonnement simple , mais auquel nous ne croyons pas qu'on puisse rien opposer de solide : chaque accès d'une fièvre intermittente , est une véritable fièvre continue , & une fièvre continue souvent très-vive , quoique toujours très-courte : il peut donc être accompagné de tous les symptômes qui accompagnent les fièvres continues , même les plus graves.

CI. Objectera-t-on que c'est à raison même de sa briéveté , qu'un accès

de fièvre intermittente , ne sauroit produire , & surtout dissiper ensuite , des symptômes qui ont un certain degré de férocité ? Et qui donc connoît assez dans cette maladie , le principe fébrile , pour décider jusqu'à quel point il peut contracter des qualités délétères ? Si ce principe est quelquefois , comme l'a pensé *Mead* du principe des fièvres en général , une espèce de poison ; faut-il s'étonner qu'au moment de son développement , il bouleverse de fond en comble l'économie animale , & de mille manières différentes , selon ses différentes qualités , les différens degrés de sensibilité des malades , & la différence des organes sur lesquels il porte principalement ses ravages ? Mais , ajoutera-t-on , le principe d'un orage si menaçant peut-il être dompté par un travail fébrile de 24 ou 36 heures ? Nous répondrons encore : qui connoît donc assez

assez ce principe , pour assurer que non ? Peut-être est-il de sa nature facilement évaporable ; & ce qu'il ne fait pas dans le tems de son explosion , peut-être il ne sauroit le faire plus tard.

CII. Cette loi d'ailleurs ne lui feroit pas si exclusivement propre , que nous ne puissions la retrouver ailleurs. Combien de poisons ne connoissons-nous pas, qui causent certainement la mort , si dans vingt-quatre heures, ou même dans un tems plus court, ils ne sont pas subjugués de maniere à ne pouvoir plus la donner ? Veut-on ne prendre pour objet de comparaison que les maladies par cause interne ? Dans le colera-morbus , dans l'esquinancie vraie , dans certaines especes de colique , &c. le péril n'est-il pas aussi court, qu'il est grand ? Que dira-t-on de la syncope ? n'est-elle pas, de toutes les maladies connues , la plus

infailliblement mortelle , dès qu'elle n'est pas la plus promptement guérie ? Abandonnons encore tous ces exemples ; & ne sortons pas de la classe des maladies fébriles : la vraie suette , qui par son extrême danger mériterait presque d'être rangée parmi les pestes , peut-elle , par sa durée trouver d'autre place que parmi les fièvres éphémères ? Il n'y a donc rien de plus indépendant que la durée d'une fièvre , & la nature ou l'intensité , ou le danger des symptômes qui l'accompagnent. Quelque effrayant que puisse donc être le tableau que présente la fièvre , ce ne sera jamais une raison suffisante pour ne pas regarder cette fièvre comme intermittente , si elle a d'ailleurs tous les caractères qui la constituent telle.

CIII. C'étoit ici le lieu de mettre cette vérité dans tout son jour , parce que les fièvres subintrantes sont souvent pernicieuses ; & que toute fièvre

intermittente manifeste, au moment qu'elle devient pernicieuse, prend nécessairement un caractère de subintrante. La raison en est bien claire : car, en supposant même que l'accès fût absolument terminé quelques heures avant l'invasion du suivant ; le malade, accablé par la férocité des symptômes qu'il vient d'éprouver, n'a pas le tems de rentrer dans ce calme parfait qui caractérise l'apyrexie. L'accès est passé, mais son impression subsiste encore, & le lie en quelque sorte à l'accès qui survient.

CIV. Nous subdiviserons donc les fièvres subintrantes en *subintrantes bénignes*, & *subintrantes pernicieuses*.

Par *subintrantes bénignes*, nous entendrons toutes celles dont les accès n'offrent aucun symptôme alarmant.

Et par *subintrantes pernicieuses*, nous entendrons toutes celles dont les accès menacent la vie des malades,

de maniere que les malades succomberoient très-probablement , si le déclin de l'accès n'amenoit pas l'adoucissement très-sensible des symptômes qui le rendoient si effrayant.

Du reste , que ces symptômes soient alarmans par leur nature , comme une léthargie profonde , des défaillances fréquentes & soutenues , &c. ; ou par leur seule intensité , comme une cardialgie vive & continuelle , une évacuation excessive par le vomissement , les selles , les sueurs (33) , &c. nous les comprenons tous indifféremment dans notre définition. Ils rendent tous également la fièvre à laquelle ils ap-

(33) On fera peut-être surpris de nous voir placer les sueurs parmi les symptômes qui peuvent rendre un accès pernicieux. Mais toutes les sueurs dans un accès de fièvre intermittente , ne sont pas critiques. Avec la plus légère attention , on en rencontre souvent de symptomatiques. Il est si facile de les distinguer ! la sueur critique calme l'accès & ses symptômes ; tandis que la sueur symptomatique les accroît , ou , pour mieux dire , s'accroît avec eux.

partiennent subintrante pernicieuse , par-là même qu'ils présentent quelque chose de funeste (34).

CV. Il faut placer ici quelques remarques , dont la preuve ne se trouve que dans l'observation , mais dont l'observation prouve la vérité d'une manière irréfragable.

1°. La subintrante pernicieuse est toujours du genre des tierces , & ordinairement double tierce ; mais lors même qu'elle est double tierce , peut-être doit-on sous le rapport de pernicieuse , la regarder encore comme

(34) L'immortel *Torti* divise les symptômes funestes , en symptômes de coagulation , & symptômes de colliquation. Il met parmi les premiers : la syncope , le froid glaçant , & l'affection soporeuse ; parmi les seconds : le flux bilieux , le flux atrabilaire , la cardialgie & les sueurs ; ce qui lui fournit sept especes différentes d'intermittentes pernicieuses. Mais on sent que chacun peut en augmenter , ou en diminuer le nombre presque à sa fantaisie , selon qu'on réunira sous le même rapport plus de symptômes , ou qu'on les divisera sous des rapports différens.

tierce ; parce que , des deux accès consécutifs qui forment la double tierce , il n'y en a qu'un qui soit véritablement pernicieux , l'autre étant pour l'ordinaire plus léger , & ne renfermant presque jamais le même degré de danger (35). Cette remarque est plus importante qu'elle ne paroît au premier coup d'œil.

2°. L'accès d'une subintrante pernicieuse , est de toutes les maladies fébriles , celle qui , dans le moins de tems , met la vie du malade dans le plus grand péril. Souvent de la fin de l'accès précédent , où il étoit à peine malade , il passe dans quelques heures à un état d'agonie auquel il n'échappe que pour y succomber presque infailliblement , quand le même état reviendra avec l'accès suivant.

(35) Aussi *Mercatus* , qui le premier a si bien aperçu & si bien décrit les intermittentes pernicieuses , ne leur a donné que le nom de *tierces pernicieuses*.

3°. Toute fièvre subintrante, quelque bénigne qu'elle soit, & même toute fièvre intermittente manifeste peut dégénérer en subintrante pernicieuse; on pourroit même dire que la fièvre intermittente est rarement subintrante pernicieuse dans sa première invasion. Elle l'est pourtant quelquefois, & alors il est bien difficile qu'on ait le tems de la reconnoître, avant qu'elle se soit ou terminée par la mort, ou adoucie d'elle-même; car l'observation nous a appris que cet heureux changement arrive aussi quelquefois, quoique trop rarement.

4°. La dégénération d'une subintrante bénigne, ou d'une intermittente manifeste, en subintrante pernicieuse, s'annonce quelquefois par le nouveau degré d'intensité qu'acquiert à chaque nouvel accès, le symptôme qui doit devenir funeste; mais quelquefois aussi cette affreuse dégénération se fait

tout-à-coup , & au moment où on doit le moins s'y attendre. Ce symptôme fatal ne s'étoit point montré encore ; & en se montrant pour la première fois , il a presque déjà acquis toute l'intensité dont il est susceptible. Nous n'en avons vu que trop d'exemples autour de nous. Il y a même des épidémies , * où l'on a observé que le quatrième accès étoit sujet à ce changement terrible , & qu'il falloit se défier de ce quatrième accès , quelque légers qu'eussent été les trois premiers (36).

(36) Cette subite dégénération , qui est fréquente dans certaines épidémies , n'est pas absolument inconnue , dans les intermittentes sporadiques. La seule crainte d'un semblable malheur , nous paroît un motif bien puissant pour arrêter les fièvres intermittentes manifestes dès leurs premiers tems , lorsque ces fièvres ne sont pas évidemment du genre des salutaires , comme nous l'avons dit plus haut.

(*) Observation communiquée à M. de Sauvages par Paul de Valcharengo (Nof. met. t. 1 , p. 354.)

CVI. SECOND THÉOREME. *L'efficacité des fébrifuges est absolument indépendante de la nature des symptômes qui accompagnent les accès d'une fièvre intermittente.*

Cette proposition, ainsi que la première (N^o. C.) n'est elle-même qu'une conséquence très-simple d'une vérité que nous avons établie ailleurs, quand nous avons prouvé que les fébrifuges n'agissent que prophylactiquement. Tous les symptômes qui accompagnent l'accès, soit qu'on les envisage du côté du principe fébrile, soit qu'on les envisage du côté des efforts que ce principe excite, ou de la consternation qu'il répand dans la nature; tous ces symptômes, dis-je, dépendent essentiellement & uniquement du développement du principe fébrile. Cette vérité est incontestable. Et certes! des symptômes qui dépendroient d'une autre cause, ne seroient plus symp-

tômes de l'accès, & n'auroient dans leur marche, aucune correspondance avec lui. Or si les fébrifuges agissent prophylactiquement, c'est-à-dire en empêchant l'explosion fébrile (37), ils agissent donc avant que les symptômes, qui supposent cette explosion, existent encore; ces symptômes ne sauroient donc avoir aucune espece d'influence sur l'action des fébrifuges.

CVII. Cette loi d'ailleurs est générale dans la nature : l'action que l'on exerce contre une cause quelconque, ne peut, dans aucune supposition être modifiée par les effets qu'auroit produits cette cause, si l'on n'avoit pas

(37) On comprend que nous nous servons du terme général d'*explosion fébrile* pour embrasser, autant que nous le pouvons, tous les systèmes particuliers qu'on pourroit se former à cet égard. Nous n'en adoptons & n'en combattons aucun, parce qu'ils sont en effet tous très-indifférens à l'ordre des vérités que nous établissons.

agi contre elle. La facilité avec laquelle l'eau éteint le feu, ne tient en aucune maniere à l'étendue de l'incendie que ce feu auroit produit, s'il n'avoit pas subi l'action de l'eau. Le degré de force avec lequel la cuirasse résiste à la balle, ne dépend point du but où la balle auroit frappé, si elle n'avoit pas été amortie par la résistance de la cuirasse. Concluons donc, en rentrant dans notre sujet, que l'action des fébrifuges contre l'explosion future du principe fébrile, est absolument indépendante des effets, que cette explosion auroit produits si elle avoit eu lieu; c'est-à-dire, indépendante des symptômes qu'auroit eus l'accès; & concluons ultérieurement que les fébrifuges doivent agir aussi facilement, aussi promptement, aussi sûrement contre les subintrantes pernicieuses, que contre les subintrantes

bénignes, & même que contre les intermittentes manifestes.

CVIII. Nous disons, qu'ils doivent agir; ajoutons qu'ils agissent en effet ainsi. Les expériences réitérées de *Morton*, de *Torti*, de *Werlhof*, & de tant d'autres après eux, ne permettent plus de révoquer en doute, qu'il n'y ait de vraies fièvres intermittentes pernicieuses, & très-pernicieuses; & que les fièvres intermittentes, quoique pernicieuses, n'obéissent aussi facilement que les autres à l'action des fébrifuges. Ce seroit ici le lieu de déplorer les maux qu'a produits & que produira encore l'oubli de cette double vérité. Qui pourroit compter le nombre de malades qui ont péri & qui périront victimes de l'entêtement de l'ignorance en cette matière. L'ignorance! Combien de tems ne faudra-t-il pas encore avoir

le courage de s'exposer à son stupide mépris (38), pour oser dire qu'une fièvre que l'on reconnoît devoir être très-rapidement mortelle, est cependant une fièvre intermittente ? Le Médecin instruit, loin de trouver dans cet excès de danger un obstacle à l'administration du fébrifuge, n'y trouve qu'une raison de plus, & une raison très-puissante de l'administrer promptement & amplement.

CIX. Car dans les subintrantes bénignes, le Médecin peut temporiser, c'est-à-dire qu'il peut faire précéder les remèdes généraux, selon l'exigence des cas (XCIV); il doit même tem-

(38) Il n'est pas nécessaire d'avertir que notre censure ne tombe que sur cette foule vraiment immense d'ignorans, qui sans titres comme sans lumières, s'ingèrent dans tous les pays à faire les Médecins sans l'être; & ce qui est pire encore, s'arrogent le droit de juger ceux qui le sont; & ce qui est certainement déplorable, réussissent trop souvent à captiver les suffrages de ceux qui ne le sont pas.

poriser dans un autre sens , c'est-à-dire , qu'il ne doit point se proposer d'arrêter brusquement la fièvre. Expliquons ceci : nous avons dit ailleurs qu'on n'administre utilement les fébrifuges que dans le tems de l'apyrexie. Ce tems ne se rencontre point dans la fièvre subintrante ; il faut donc choisir celui qui en approche le plus , c'est-à-dire , le tems de la plus grande déclinaison de l'accès. Mais ce tems touche précisément à l'invasion de l'accès suivant ; & par conséquent ne permet pas de réitérer assez les fébrifuges pour éteindre entièrement le foyer de la maladie. Faut-il donc continuer de les prescrire durant l'accès qui suit , ou vaut-il mieux attendre encore sa déclinaison , pour revenir à l'usage du remède , & ainsi successivement ? Nous avons toujours préféré dans la pratique cette seconde méthode pour les raisons que nous au-

rons lieu d'expliquer dans la suite ; d'autant mieux que , en affoiblissant les accès , on ne tarde pas à les séparer ; & changeant ainsi la fièvre subintrante en intermittente manifeste , elle se trouve par-là même soumise aux loix du traitement qui convient à cette dernière espece , la plus simple de toutes.

CX. Mais ce tempérament , qui est sage dans la subintrante bénigne , seroit bien déplacé dans la subintrante pernicieuse. Dans la plupart des cas , le malade périroit avant que la fièvre eût pu changer de nature. Il ne faut ici prendre conseil que du danger attaché à l'accès pernicious , & de l'efficacité du spécifique. Nous l'avons dit , & nous le répétons (car le sujet le mérite) ce danger est quelquefois si imminent , qu'on peut raisonnablement assurer que l'accès suivant , s'il est semblable à celui qui le précède , de-

viendra mortel. Ne se proposer que de l'affoiblir cet accès décisif pour la vie , ce seroit une vue trop infidelle : il faut se proposer de le supprimer. Heureux encore , si en vivant à ce but , on atteint du moins l'autre. Or il nous semble que les regles les plus sûres que l'on puisse suivre dans cette circonstance difficile , dérivent naturellement des divers principes que nous avons établi :

CXI. 1°. La nécessité des préparations ne se tirant jamais du caractère de la maladie (XCIV) ; il faut ici les supprimer toutes sans restriction.

2°. Le fébrifuge ayant besoin d'un certain tems pour porter son action sur le foyer fébrile (N°. XCVII), il faut l'administrer dans le moment le plus éloigné qu'il sera possible , de l'accès que l'on veut prévenir.

3°. Le fébrifuge ne pouvant rien contre l'accès actuellement existant (N°.

(N^o. LXVIII); il est tout au moins inutile (39) de l'administrer avant que le danger de cet accès soit passé : & si le malade y succomboit , n'auroit-on pas à se reprocher d'avoir exposé sans nécessité , un remede salutaire , à un blâme qu'il ne mérite pas?

4^o. Le salut du malade dépendant ici du coup que l'on porte à l'accès prochainement futur (N^o. CV); il faut que la premiere dose du fébrifuge soit telle, qu'on puisse établir une confiance raisonnable sur son efficacité : car les doses suivantes , quoique données avant l'invasion de cet accès , se rapprochent trop de lui , pour qu'on doive compter sur leur action.

CXII. La premiere de ces quatre regles avertit le Médecin, que , dans

(39) Nous disons *au moins inutile*, parce que nous prouverons plus bas , qu'il n'est pas sans danger d'administrer dans ces circonstances le fébrifuge , avant la déclinaison de l'accès.

une fièvre certainement intermittente, dès qu'il apperçoit un accès pernicieux, il doit sans doute employer toutes les ressources de l'art pour dompter ou calmer les symptômes (40), comme il feroit dans une fièvre continue; mais que son attention principale doit se porter à épier le moment, où il pourra abandonner les autres secours, pour recourir au fébrifuge.

CXIII. Il saisira ce moment avec assez de précision, s'il combine la seconde règle (N°. CXI) avec la troisième: car en vertu de la troisième, il attendra que le danger de l'accès présent soit passé; & en vertu de la seconde, il n'attendra pas davantage. Or les signes

(40) Les règles de détail à cet égard, seroient tout-à-fait hors de notre sujet. On ne nous demande point comment il faut traiter les fièvres intermittentes; on nous demande seulement quand c'est qu'il faut employer les fébrifuges.

qui l'instruiron t que le danger est certainement passé , ne sont point équivoques : l'affoiblissement successif du symptôme principal ; le retour de la couleur , de la chaleur , des forces , des sécrétions ; que fais-je ? ce contraste si frappant entre la nature qui peu auparavant succomboit de toutes parts , & la nature qui peu après , quoique foiblement , de toute part se relève ! Dès qu'on apperçoit cet heureux changement , & que l'on est assuré par-là que l'orage est passé , qu'on se hâte de prévenir l'orage suivant. Les instans sont précieux.

CXIV. Et qu'attendroit-on ? le malade ne peut plus périr de cet accès. La matiere fébrile , il est vrai , n'est peut-être pas encore séparée de la masse générale des humeurs ; mais elle est hors d'état de nuire ; son explosion est finie. La nature n'a pas regagné encore tout ce qu'elle a perdu ;

mais rien ne s'oppose plus à ses efforts salutaires , le secours de l'art lui feroit inutile & elle se suffiroit à elle-même , si elle n'étoit pas menacée d'un nouveau combat. Quoi ! vous sentez que les jours du malade feroient en sureté , s'il ne retomboit plus dans l'état dont il sort : empêchez donc qu'il n'y retombe ; & pour l'empêcher avec quelque certitude , pressez-vous d'employer l'unique moyen que vous ayez pour cela. Chaque instant que vous perdez , par-là même qu'il vous rapproche de l'orage que vous craignez , le rend plus difficile à conjurer : & le fébrifuge , qui auroit supprimé un accès éloigné encore de vingt heures , ne le supprimera peut-être point , quand cet accès ne sera éloigné que de quinze heures (41).

(41) Nous ne prenons ici l'espace de quinze & de vingt heures , que par forme d'exemples indéterminés ; car nous n'osons pas prononcer sur le

CXV. Les mêmes motifs dictent la nécessité de donner du premier coup le fébrifuge à une dose suffisante par elle-même pour dompter l'accès que l'on craint ; puisque , comme nous l'avons dit dans notre quatrième règle (N°. CXI), cette première dose est souvent la seule sur laquelle on puisse compter ; & toujours celle sur laquelle on doit compter le plus. Si l'on nous demande quelle doit être cette dose : nous répondrons que cela dépend beaucoup de deux choses :

1°. De la grandeur du danger que le malade a couru , & par conséquent

tems précis qui est nécessaire pour l'action du fébrifuge. *Torti* a fixé ce tems à vingt-quatre heures. Peut-être a-t-il raison en général ; mais nous avons des expériences très-positives qui prouvent qu'un tems bien moindre suffit à l'opération du remède ; & ces expériences suffisent elles-mêmes pour ne pas négliger l'usage du fébrifuge , dans des cas d'ailleurs urgens , par la seule raison de la brièveté de l'intervalle du tems qu'il auroit pour agir.

de la juste présomption que l'on a sur la grandeur du danger qu'il courroit dans l'accès suivant (42).

2°. De l'intervalle qu'il y a , selon la marche connue de la maladie , entre le moment où l'on donne cette première dose , & le moment où l'accès futur doit reparoître ; car l'expérience nous ayant appris , que , jusqu'à un certain point , la dose supplée au tems , plus l'intervalle du tems fera court , plus la dose doit être grande.

CXVI. Pour nous expliquer sur cette première dose avec un peu plus de précision , nous dirons que dans les cas un peu urgens elle doit être au moins de demi-once de fébrifuge

(42) On peut , absolument parlant , s'exposer au retour de l'accès , si l'on prévoit que le malade peut y résister ; mais si l'on présume que le malade doive succomber , ou si l'on a seulement un doute raisonnable à cet égard , il ne faut rien négliger pour ne point courir ce risque.

en substance ; & que , dans les cas les plus graves , nous pensons que , ce que six drachmes n'operent pas , une plus grande dose ne l'opéreroit pas mieux. C'est à l'immortel *Torti* que nous devons la découverte de cette précieuse loi sur la premiere dose ; loi si essentielle , qu'elle décide souvent de l'effet , ou de la nullité du remede , & par conséquent de la vie , ou de la mort du malade qui est placé dans les circonstances dont nous parlons. Remarquons ici avec *Torti* , que cette loi ne touche point à la dose totale du fébrifuge ; mais dans la distribution de cette dose totale , elle fait charger la premiere dose partielle , au détriment des autres , afin de porter plus sûrement son action , contre l'accès prochainement futur. Relativement à ce but particulier , il n'est point égal de donner dans vingt-quatre heures une once de fébrifuge , de

maniere que le malade en prenne deux drachmes de six en six heures ; ou de donner la même once dans les douze premières heures , & de la partager aussi en quatre doses , mais de maniere que la première dose soit de demi-once ; la seconde , de deux drachmes ; la troisième & la quatrième , chacune d'une drachme.

CXVII. Avant que de finir cet article , remarquons encore , que dans le jugement que l'on doit porter sur la violence de l'accès futur , & sur son éloignement , il faut se laisser décider par la crainte , plutôt que par l'espérance , c'est-à-dire , qu'entre les différentes probabilités , il faut se laisser conduire par la moins favorable au malade ; car dans la conséquence pratique qu'on en tirera pour l'administration de la première dose du fébrifuge , on se trompera toujours moins en s'exposant à pécher par excès ,

qu'en s'exposant à pécher par défaut.

CXVIII. Du reste, nous avons déjà averti (N°. CV) qu'en parlant de l'accès futur, quand la subintrante pernicieuse est double-tierce, comme elle l'est souvent, nous entendions l'accès qui répond *en tierce* à l'accès pernicious. Car des deux fievres tierces, dont la réunion constitue la double-tierce, il n'y en a ordinairement qu'une, qui soit vraiment pernicieuse; l'autre est pour l'ordinaire moins grave (43), & elle ne doit pas troubler

(43) Quoiqu'on puisse compter en général sur la bénignité de cette tierce subalterne, une expérience bien malheureuse, nous a appris qu'il ne faut pas y compter toujours. M. B. âgé d'environ soixante & dix ans, d'une constitution robuste, après avoir essuyé à la campagne, sur la fin de l'automne, quelques accès de fièvre intermittente, revint à la ville & m'exposa son état. L'histoire de la maladie m'apprit que c'étoit une fièvre tierce franche & bénigne. J'ordonnai un minoratif pour le jour libre de fièvre. Ce remède fit rendre au malade une grande quantité de matieres bilieuses. Vers les six heures du soir le frisson revint,

les regles de pratique que nous avons établies , si ce n'est en tant que durant l'invasion & l'accroissement de l'accès de cette tierce subalterne , il faut suspendre l'usage du fébrifuge. Cette suspension ne peut avoir aucun danger , parce que la premiere dose , qui est la dose efficace , est alors donnée.

CXIX. En suivant l'ordre que nous avons établi dans la premiere partie (N°. XLIV) , les fievres subintrantes nous menent aux fievres que nous

la chaleur dura toute la nuit , & l'accès se termina dans la matinée du lendemain par une sueur abondante. Le lendemain je réiterai le minoratif , qui opéra comme la premiere fois , & à six heures du soir ainsi que l'avant-veille , le frisson reparut comme je l'attendois. Mais l'accès fut pernicieux : le malade tomba durant la nuit dans une espece d'apoplexie dont il ne sortit qu'avec la déclinaison de l'accès vers les six heures du matin. Dans moins de deux heures il recouvra tous ses sens & tous ses mouvemens. Je prescrivis sur le champ une once de quinquina à prendre en quatre doses égales de trois en trois heures : l'accès

avons appellées *subcontinues* ; & celles-ci encore exigent le secours prompt du fébrifuge. Cette nécessité se déduit clairement du caractère de cette espèce d'intermittentes. Si on se rappelle ici ce que nous en avons dit ailleurs (LIII), on sentira que ce caractère consiste uniquement dans la tendance qu'ont ces fièvres à changer de nature , & à devenir, d'intermittentes qu'elles étoient , continues essentielles ; c'est-à-dire , que capables

pernicieux futur étoit éloigné de trente-six heures. Point du tout : la fièvre devint double-tierce ; le frisson reparut le même jour à six heures du soir , dix heures après la première prise de fébrifuge. Cela ne me surprit point ; mais ce qui est surprenant , & ce qui est l'objet de cette note , c'est que cet accès subalterne fut bien plus féroce que le premier. Il se soutint sans aucune espèce de rémission jusqu'à ce que le lendemain à l'heure ordinaire , c'est-à-dire vers les six heures du soir , un refroidissement glacial annonça l'invasion de l'accès correspondant *en tierce* au premier accès pernicieux , & au bout de quelques heures le malade succomba.

d'abord d'obéir à l'action des fébrifuges, elles tendent sans cesse à en éluder l'activité. Or, il seroit ridicule de demander s'il est plus avantageux de guérir une maladie contre laquelle on a un remede certain, que de la laisser dégénérer en une autre maladie contre laquelle l'art n'a point de remedes semblables; la question deviendra bien plus absurde, si l'on ajoute, que cette maladie nouvelle doit être une maladie plus grave par elle-même, que n'étoit la premiere. Or l'expérience nous apprend que la chose est constamment ainsi; & que toute fièvre intermittente qui dégénere en fièvre continue, dégénere presque toujours en fièvre continue d'un très-mauvais caractère.

CXX. Tout est donc décidé quant à l'utilité du fébrifuge par-là même que la fièvre intermittente est reconnue pour être subcontinue. Dès que

l'on apperçoit que les accès se prolongent , ou se rapprochent ; mais surtout dès que les symptômes d'invasion , ou de déclinaison s'obscurcissent , & que l'état de la fièvre , quel qu'il puisse être d'ailleurs (44) , prend une sorte d'égalité , il n'est plus tems de délibérer ; la maladie change de nature ; il faut recourir au fébrifuge tandis que le fébrifuge peut agir encore ; & il le peut durant plusieurs jours quand la marche de la subcontinue est un peu lente.

CXXI. Mais souvent cette marche

(44) Il faut bien remarquer que le danger des symptômes n'entre ici pour rien. Tout ce que nous disons des subcontinues , s'applique aux subcontinues qui ne présenteroient que des symptômes légers , aussi bien qu'aux subcontinues qui présentent des symptômes plus graves. L'indication ne se tire point ici , comme dans les subintrantes pernicieuses , de la nature des symptômes ; mais de la tendance à dégénérer en continue essentielle. C'est cette dégénération qu'il faut empêcher.

est assez rapide pour surprendre la vigilance d'un Médecin attentif; d'autres fois le Médecin appelé trop tard, trouve le changement de la fièvre trop avancé pour oser décider si elle est intermittente encore, ou si elle est déjà continue. Alors que doit-il faire? Nous supposons que, par l'histoire de la maladie telle qu'on la connoît, ou par soi-même, ou par le rapport du malade ou des assistans, on ne peut pas douter que la fièvre n'ait été d'abord intermittente, & qu'il ne reste qu'à décider si elle l'est encore. Pour cela il faut bien saisir le type du retour des accès, & étudier avec la plus grande attention le moment de l'invasion. S'il reste encore quelque signe sensible d'intermittence, c'est dans ce moment qu'il se laissera appercevoir.

CXXII. Un refroidissement, pour léger, pour borné, pour fugitif qu'il soit; une décoloration remarquable;

la concentration du pouls ; un peu de toux que le malade n'avoit pas auparavant & qu'il n'a bientôt plus ; quelques bâillemens ; une soif plus marquée ; le retour même d'un symptôme particulier , comme d'une douleur de tête , d'une pesanteur aux jambes , &c. que fais-je ! Dans la juste présomption où l'on est , que c'est le moment où l'accès doit revenir , on est autorisé à le reconnoître au plus léger des traits qui annonçoient son retour quand ce retour étoit évident : au défaut de tous ces signes , on pourra se décider encore , par la seule inégalité de la force de la fièvre , si cette inégalité est un peu frappante dans la durée du tems qu'occupoit l'accès. Enfin nous croyons que les urines briquetées , qui par elles-mêmes ne sont point un signe pathognomonique de la fièvre intermittente (Note 17) , suffisent ici pour indiquer qu'elle existe encore.

Dans tous ces cas l'on doit recourir au fébrifuge , parce qu'on le peut avec confiance.

CXXIII. Le doit-on également lorsqu'on ne retrouve plus aucune trace de ce que la maladie étoit dans son origine ? Oui , nous répond *Sydenham* , on le doit encore si ces traces ne sont effacées que depuis peu de tems. *Nulla mihi religio est , corticem vel in maximè continuis hujus speciei , sumendum proponere.* (*Epist. ad Brad.*) Ce célèbre Praticien auroit-il pensé que le changement de l'intermittente en continue , pouvoit être complet quant à l'apparence , avant qu'il le fût quant à la réalité ? S'il étoit permis de hasarder notre sentiment après avoir cité une semblable autorité , nous dirions que , quand tout vestige d'intermittence est absolument aboli , le fébrifuge est inutile. Dès-lors en effet , on ne peut plus croire que la maladie soit entretenue

entretenu par le nouvel abord d'une matiere fébrile ; puisque , en supposant même ce nouvel abord , il ne changeroit en rien l'état du malade. Or , comme nous l'avons souvent dit , & comme nous ne saurions trop le répéter , le fébrifuge n'a d'action & d'utilité que contre les effets de cette irruption future.

CXXIV. Nous croyons donc que *Sydenham* appelle ici la fièvre déjà *très-continue* , lorsqu'il ne lui reste de sa primitive intermittence que des traits si légers & si informes , qu'on devroit dans toute autre supposition , la regarder en effet comme *très-continue*. Du reste *Sydenham* lui-même nous autorise à l'interpréter ainsi , puisque dans le même endroit , il dit quelques lignes plus haut , que pour administrer le fébrifuge dans ces sortes de fièvres , il attend , au défaut d'autres signes , au moins une rémis-

fion , quelque légère qu'elle soit. *Hoc in casu , à remissione quantumlibet exiguâ (id enim mihi unum superest) ansam arripiens ; pulverem... ingerendum propino.* (Syd. loco cit.)

CXXV. Quant aux loix relatives à la maniere d'administrer le fébrifuge dans la fièvre subcontinue , nous n'en reconnoissons pas d'autres que celles que nous avons établies pour la subintrante bénigne (N^o. CIX). Dans l'une & dans l'autre on se propose à peu près le même objet ; il ne s'agit point dans ces fièvres , comme dans la subintrante pernicieuse , d'étouffer en quelque sorte la maladie ; il suffit de la ramener à sa forme primitive d'intermittente manifeste. On comprend cependant que cette regle est susceptible de quelques variations , 1^o. suivant le plus ou le moins de danger , que les symptômes de la subcontinue actuelle laissent prévoir dans

la continue imminente; 2°. suivant le plus ou le moins de rapidité avec laquelle la fièvre tend à changer de nature.

CXXVI. Pour ce qui est du moment où l'on doit placer l'administration du fébrifuge dans les fièvres subcontinues; la loi générale a encore ici son application. Ce moment doit être celui où finit l'accès, autant qu'on peut l'appercevoir; & si on ne peut pas l'appercevoir, autant qu'on peut le conjecturer. *Sydenham* ne suivoit pas d'autre règle dans les subcontinues épidémiques dont il parle dans sa lettre à *Brady*: *Pulverem*, dit-il, *quam proximè à paroxismo* (QUANTUM CONJECTURÂ VALEO) *ingerendum propino*.

CXXVII. Nous voici enfin parvenus à notre dernière subdivision de nos intermittentes obscures; c'est-à-dire, aux intermittentes compliquées de vraies continues (N°. XLIV). Il

n'est peut-être aucun point de Médecine-pratique, qui ait autant exercé, & autant divisé les gens de l'art, que la question sur l'utilité du fébrifuge dans les *fièvres rémittentes*, connues vulgairement sous le nom de *fièvres avec redoublemens*. Les uns, avec *Morton*, ont cru qu'il étoit toujours utile; les autres, avec *Ramazzini*, ont cru qu'il ne l'étoit jamais. Ces deux opinions également contraires à l'expérience par leur généralité, ont fait place à l'opinion plus vraie, qu'il y avoit des cas où le spécifique étoit utile, & d'autres où il ne l'étoit pas. Mais quand il a fallu en venir à la distinction précise de ces cas, on s'est divisé de nouveau, & selon le différent principe par lequel on est conduit, on suit des loix différentes; preuve sensible qu'on n'a pas trouvé encore un principe, qui mérite la confiance générale.

CXXVIII. En effet , pour qu'on puisse administrer utilement les fébrifuges dans les fievres rémittentes , les uns exigent que les redoublemens soient , & semblables entr'eux , & périodiques dans leurs retours ; les autres , que les redoublemens commencent par un frisson ; ceux-ci , que les urines soient briquetées ; ceux-là , que la rémission soit accompagnée de quelque moiteur , &c. c'est-à-dire qu'ils cherchent tous à démêler , si la suite des redoublemens doit être regardée comme une suite d'accès , formant une fièvre intermittente ; & dans ce cas ils se livrent au fébrifuge , comme ils s'en abstiennent dans la présomption du cas contraire.

CXXIX. Conséquemment à tout ce que nous avons dit ailleurs , il est aisé de sentir , que toutes ces regles de pratique , portent sur deux principes également faux ; le premier , c'est

que les redoublemens ne peuvent être regardés comme de véritables accès d'une intermittente , que lorsqu'ils sont accompagnés de quelqu'un des signes dont nous venons de parler. Le second , c'est que les fébrifuges conviennent dans toute fièvre rémittente , dont les redoublemens sont reconnus , même par les signes énoncés , pour être les accès d'une vraie fièvre intermittente. Présentons la chose sous un autre aspect ; nous avons dit , & nous croyons avoir prouvé (N°. LVIII & suiv.) que toute fièvre vraiment rémittente , est compliquée d'une vraie continue , & d'une vraie intermittente. S'ensuit-il de-là , que dans toute fièvre rémittente , le fébrifuge soit utile ? Non. Quand nous aurons justifié cette réponse , nous serons bien avancés pour la distinction des cas où il convient , & des cas où il ne convient pas.

CXXX. Jusqu'à présent nous nous

sommes contentés de dire , que le fébrifuge est inutile contre la fièvre continue : c'est ici le moment de faire un pas de plus , & de prononcer qu'il lui est positivement contraire. Tel est l'aveu que la force de la vérité a arraché à tous ceux qui l'ont cherchée sans prévention.

Sydenham assure clairement que , dans les fièvres continues , il ne faut pas attendre du fébrifuge , un meilleur effet que celui qu'on lui voit produire dans les fièvres inflammatoires , dans lesquelles , ajoute-t-il , non-seulement il n'est pas utile , mais où il est absolument nuisible. *Quibus non tantum non prodest , sed & planè obest.* (*Epist. ad Brad.*)

Werlhof , qui nous a donné sur les fièvres intermittentes un ouvrage si précieux , avance en termes exprès que dans les fièvres continues , le fébrifuge nuit plutôt qu'il ne sert : *Nocere*

potius quàm juvare videtur in febribus naturæ continentis. (Observ. de febr. sect. II. §. 5.)

Torti, après avoir rapporté les paroles de *Nigrifolus* qui assure que, dans les fievres inflammatoires, il a toujours vu que le fébrifuge, ou étoit sans effet, ou produisoit un mauvais effet; *Torti*, dis-je, ajoute qu'il croit avoir lui-même observé la même chose; & qu'on n'est jamais assez sûr, qu'une fièvre continue n'est pas accompagnée de quelque inflammation cachée, pour assurer que le fébrifuge fera même innocent dans ce cas où il est d'ailleurs toujours très - inutile. (Therap. Spec. lib. V. cap. 6.) (45).

(45) Nous favons que le même Auteur dit dans un autre endroit (lib. v, cap. 2.) qu'il a plusieurs fois essayé dans sa jeunesse de traiter les fievres continues par les fébrifuges, & que les fébrifuges n'avoient jamais produit ni aucun bien, ni aucun mal. Mais il faut avouer qu'à cet égard on trouve

CXXXI. Mais qu'avons-nous besoin d'accumuler les autorités quand les faits parlent hautement pour nous ! La formule primitive de l'administration du fébrifuge , prescrivait de le prendre au commencement de l'accès. Pourquoi cette méthode est-elle universellement proscrite ? Sans doute parce que l'on s'est universellement apperçu , que l'accès , à l'entrée duquel on donnoit le fébrifuge , non-seulement n'étoit ni supprimé , ni affoibli , mais qu'il étoit ordinairement plus grave que les autres. Dira-t-on que ce n'est encore là qu'une conjecture de notre part ? Voici un fait plus précis : nous connoissons un apothicaire , qui vend à une infinité de pauvres , un fébrifuge peu coûteux préparé selon une ancienne recette ,

dans l'ouvrage de ce grand homme , quelques contradictions inexplicables. Nous en avons déjà remarqué une bien frappante (N^o. XC.).

qu'il a reçue par tradition. La formule porte que le fébrifuge sera pris au premier sentiment de frisson. Cet homme instruit d'ailleurs, s'est pourtant fait une loi de ne rien changer ni à la préparation du remede, ni à la maniere de le prendre. Aussi une expérience réitérée mille fois, l'a forcé à employer la précaution de prévenir les malades, que l'accès à l'entrée duquel ils prendront le remede, sera plus violent qu'aucun des autres, qu'ils doivent s'y attendre & ne pas s'en étonner. Il falloit bien que *Sydenham* eût fait la même remarque, & qu'il en fût singulierement frappé, puisqu'il ne craint pas d'accuser le fébrifuge administré ainsi, de la mort de quelques malades, qui avoient péri dans l'accès au commencement duquel le spécifique leur avoit été donné. (*Syd. epist. ad Brad.*)

CXXXII. Revenons aux fievres

rémittentes , & puifons dans cette maladie même , un dernier argument en faveur de la vérité que nous avons entrepris de prouver. Si le fébrifuge n'étoit qu'inutile dans les fievres continues , il faudroit évidemment l'ordonner dans toutes les fievres , fur le plus léger foupçon d'intermittence ; peut-être même feroit-il fage de l'ordonner , fans aucun foupçon pareil , dans toutes les fievres fans diftinction , fur la feule poffibilité qu'une fievre continue en apparence , ne fût dans la réalité , qu'une intermittente cachée. Pourquoi donc tous ceux qui ont traité des fievres rémittentes , ont-ils épluché la matiere fi minutieufement , & ont-ils employé tant de foins & de peines , à déterminer les fignes dont la préfence , ou l'abfence , autorife ou détruit le foupçon de l'intermittence ? pourquoi les Praticiens les plus expérimentés héfitent-ils tous les

jours auprès des lits des malades , & semblent-ils redouter davantage d'ordonner le fébrifuge si la fièvre n'a rien d'intermittent , que de le négliger dans le cas contraire ? Qu'on pese bien toutes ces raisons ; & l'on en verra sortir une espèce d'aveu général , fondé sur une expérience générale (46),

(46) Il nous auroit été bien facile de rapporter dans plusieurs endroits de ce mémoire, un grand nombre d'observations, que notre expérience personnelle peut nous avoir fournies. C'est par réflexion que nous nous en sommes abstenus. Les observations particulières ne prouvent jamais rien que ce qu'on veut leur faire prouver ; & par-là même ne le prouvent jamais suffisamment. Lorsqu'en Médecine l'on veut solidement établir une vérité, nous croyons qu'on doit l'appuyer sur l'expérience générale. C'est à ce témoin que nous en avons toujours appelé, parce qu'il est vraiment irrécusable, & que tout le monde peut facilement le consulter, soit en réfléchissant sur ce que l'on a déjà vu, soit en faisant attention à ce que l'on verra. Au lieu que l'observation particulière peut avoir été ou mal faite, ou mal jugée : c'est-à-dire qu'elle tire toute sa force de celui qui la rapporte, & que par conséquent elle ajoute en général très-peu à l'opinion de l'observateur.

que , autant les fébrifuges sont utiles dans la fièvre intermittente , autant ils sont nuisibles dans la fièvre continue.

CXXXIII. Or cette vérité nous suffit pour pouvoir reconnoître avec tout le monde , que l'usage du fébrifuge est , non-seulement inutile , mais souvent dangereux dans les fièvres rémittentes ; & cette assertion n'a plus rien qui ne se concilie très-naturellement avec ce que nous avons prouvé ailleurs (N^o. LVIII & suiv.) : que toute fièvre rémittente , suppose une vraie fièvre intermittente. En effet , si de ce côté , la fièvre rémittente appelle toujours le fébrifuge ; du côté de la fièvre continue , qui est l'autre partie constitutive de son essence , elle le repousse toujours. Dans la fièvre rémittente , le fébrifuge est donc , par la nature même de la maladie , nécessairement & en même tems indiqué & contr'indiqué ; & voilà , à notre

avis , le véritable point de vue sous lequel il faut le considérer , pour ne pas se tromper dans son administration.

CXXXIV. Afin de placer ce spécifique , ou de s'en abstenir à propos , il ne s'agit donc plus que de savoir bien distinguer dans une fièvre rémittente , ce qui appartient à la fièvre intermittente , d'avec ce qui appartient à la fièvre continue , afin de pouvoir balancer ensuite ces deux objets , & se décider pour celui qui paroîtra mériter le plus d'attention. Or cette distinction n'est point difficile à faire.

Tout ce qui subsiste de morbifique dans le tems de la rémission , appartient certainement à la fièvre continue ;

Tout ce que l'exacerbation ajoute à l'état morbifique de la rémission , appartient certainement à la fièvre intermittente.

Cette distinction une fois faite , il

faut examiner sérieusement d'où naît le plus grand danger de la maladie. Si c'est de l'état d'exacerbation ; il faut attaquer hardiment la fièvre intermittente par les fébrifuges , sans se laisser arrêter par l'inconvénient qui peut en résulter pour la fièvre continue : mais si l'état de rémission forme le plus grand danger ; il faut craindre d'aigrir la fièvre continue par les fébrifuges , sans se laisser séduire par le bien qui pourroit en résulter pour la fièvre intermittente.

CXXXV. A cela on nous dira que le tems de l'exacerbation , est toujours celui du plus grand danger. Oui , sans doute ; aussi ne prétendons-nous pas que l'on compare le danger de la maladie durant l'exacerbation , au danger de la maladie durant la rémission. Nous voulons seulement que l'on compare le danger de l'état de rémission , avec ce que l'état d'exacerbation ajoute

à ce danger ; & que l'on tire l'indication dominante , pour ou contre les fébrifuges , de celui des deux états à qui appartient la meilleure partie du danger total.

CXXXVI. Cette regle nous paroît avoir l'avantage d'embrasser dans sa simplicité , toutes les regles de détail que les plus grands Maîtres nous ont données sur cette matiere. Ces regles , ainsi que nous l'avons dit (N°.CXXVIII), portent toutes sur le plus , ou le moins d'évidence avec laquelle les redoublemens d'une fièvre rémittente , présentent les caracteres communs aux accès de la fièvre intermittente , comme la régularité des retours , les frissons de l'invasion , les sueurs de la déclinaison , &c. & nous convenons de bonne foi que ces regles , quoique fausses dans le principe , en ce qu'elles supposent que ce n'est qu'alors que les redoublemens doivent être

être regardés comme de vrais accès, sont pourtant sûres quant à la pratique. Mais ces regles sont renfermées dans la nôtre : car les signes dont elles font mention ne peuvent gueres devenir bien sensibles, que dans les cas où les redoublemens dominant beaucoup sur les rémissions; & par conséquent là où la fièvre intermittente domine manifestement sur la continue. Mais ces mêmes regles ne s'étendent pas aussi loin que la nôtre, puisque la nôtre ne se borne à aucun signe particulier, mais embrasse sans exception tous les signes par lesquels on peut raisonnablement décider laquelle est la dominante entre deux maladies dont il est facile de ne pas confondre les symptômes.

CXXXVII. Notre regle feroit-elle générale? & n'y a-t-il absolument aucune espece de fièvre rémittente, où l'on soit autorisé à recourir au fébri-

fuge , quoique la fièvre continue paroisse dominer sur l'intermittente ; ou à s'abstenir du fébrifuge , quoique la fièvre intermittente paroisse dominer sur la continue ? Nous ne connoissons que deux exceptions de cette nature.

La premiere exception a lieu dans les rémittentes épidémiques où une observation exacte auroit suffisamment appris , que la fièvre intermittente , ou la continue dominant par la force de l'épidémie , quoique dans certains malades elles ne dominant pas par la force des symptômes. Mais il n'y a point de loi de pratique , à laquelle la constitution épidémique ne puisse obliger de déroger ; puisqu'on a vu des épidémies , qui ont suspendu la loi de saigner dans la pleurésie.

La seconde exception a lieu dans les fièvres , qui n'étant d'abord que des intermittentes simples , ou de simples continues , ont acquis dans la

suite de leur cours , celle des deux fièvres qui leur manquoit pour en former de vraies rémittentes. La fièvre primitive peut alors , surtout dans les premiers tems de la dégénération , être regardée comme dominante , quand même elle ne paroîtroit pas telle si on la jugeoit indépendamment de cette circonstance. Mais dans ces cas , l'antériorité de tems fait légitimement présumer que la fièvre primitive a par rapport à l'autre , une supériorité de principe , qui devient un motif suffisant pour diriger l'indication.

A ces deux exceptions près , la comparaison simple des deux maladies , & le jugement direct qui en résulte sur la part qu'elles ont réciproquement à la maladie totale qu'elles forment , doit être la seule règle qui fasse ordonner ou proscrire les fébrifuges.

CXXXVIII. Du reste, tout ce que nous avons dit dans cet article (depuis N°. CXXXIV) ne peut regarder que les fièvres rémittentes dont les redoublemens sont bien séparés entr'eux, ou, pour parler conformément à nos principes, les fièvres rémittentes dans lesquelles la fièvre intermittente, qui est compliquée avec la continue, est une intermittente manifeste. Car si cette intermittente étoit subintrante, & à plus forte raison si elle étoit subcontinue; c'est-à-dire, suivant le langage ordinaire, si la fièvre rémittente a des redoublemens ou subintrans, ou extrêmement obscurs, les fébrifuges ne peuvent jamais avoir lieu, parce que la rémission alors ne diffère jamais assez de l'exacerbation, pour les supporter.

CXXXIX. Ce n'est point par inattention que nous n'avons pas dit un seul mot de certaines maladies péri-

diques comme la migraine, la colique, le spasme, &c. à qui il ne manque souvent que l'agitation fébrile du pouls, pour être de vraies fièvres intermittentes. Mais puisque ce caractère essentiel leur manque, il est évident qu'elles sont étrangères à notre sujet. Nous savons qu'elles obéissent au quinquina : mais nous n'étions chargés de considérer les fébrifuges, que relativement aux fièvres. La gangrene est-elle donc aussi une fièvre intermittente parce qu'elle obéit au quinquina ? D'ailleurs est-on indubitablement assuré que la vertu spécifique du quinquina contre la fièvre intermittente, se rapporte à cette maladie comme fébrile ? Peut-être le quinquina ne l'attaque-t-il que comme maladie périodique ? Ce qu'il y a de certain, c'est que le quinquina guérit presque également toutes les maladies périodiques régulières, qu'elles

soient fébriles ou non ; & que les fièvres le plus évidemment intermittentes , semblent résister à l'action de ce spécifique , à proportion qu'elles sont plus irrégulières.

CXL. On se fera facilement appercu que , dans plusieurs endroits de ce mémoire , & notamment dans tout ce qui regarde les fièvres rémittentes , en parlant des fébrifuges , nous avons eu directement en vue le quinquina. Pourrions-nous faire autrement ? S'il est contr'indiqué dans cette maladie , ce n'est pas parce qu'il est fébrifuge , car à ce titre il est au contraire très-précisément indiqué ; mais parce qu'il est , par le fait , nuisible dans la fièvre continue , ce qui pourroit n'être pas ainsi de tel autre fébrifuge que nous ne connoissons pas encore. Du reste , s'il falloit nous justifier plus directement d'avoir quelquefois borné au seul quinquina des règles que l'on demandoit

pour les fébrifuges en général, nous dirions que ces regles ne peuvent pas être indépendantes des qualités attachées à la nature de tel & de tel fébrifuge ; & que par conséquent le parfait éclaircissement de la question, suppose nécessairement qu'elle roule sur des fébrifuges connus. Or nous n'en connoissons pas d'autres que le quinquina (N^o. IV). Cette écorce est si visiblement au-dessus de tout ce qui, avant elle, portoit le titre d'*anti-fébrile*, qu'on peut dire avec vérité qu'elle forme elle seule, dans le tableau général de la matiere médicale, la classe entière des vrais fébrifuges. Les autres prétendus fébrifuges peuvent faciliter la guérison de la fièvre ; il n'y a que le quinquina qui la guérisse lui-même.

CXLI. En rapprochant tout ce que l'observation a appris jusqu'ici, d'un

côté sur les caracteres des fievres essentielles, tant intermittentes que rémittentes, ou continues, & de l'autre sur l'efficacité du quinquina; seroit-il impossible de réduire à une loi unique tous les rapports d'utilité que peut avoir ce spécifique, avec l'objet direct de sa vertu fébrifuge, qui est la fièvre en général ? Essayons de l'entreprendre : „ qu'on étudie la marche d'une „ fièvre quelconque durant l'espace de „ quarante-huit heures; qu'on remar- „ que avec attention combien, dans „ cet intervalle de tems, la fièvre „ différera d'elle-même, en compa- „ rant l'état de sa plus grande force, „ avec l'état de sa diminution la plus „ sensible : cette différence donne, à „ notre avis, la loi que nous cher- „ chons ; „ c'est-à-dire, qu'elle forme le signe le plus universel & le moins équivoque, de l'utilité du quinquina

comme spécifiquement fébrifuge. En effet :

Dans les fièvres intermittentes simples , cette différence est infinie (47) ; & le fébrifuge est souverainement utile.

Dans les fièvres continues simples , cette différence est nulle ; & le fébrifuge est parfaitement inutile. (N°. LXVII.)

Dans les fièvres rémittentes , cette différence peut varier depuis le néant jusqu'à l'infini ; & l'utilité du fébrifuge croît & décroît avec elle dans une proportion rigoureuse.

Il nous semble que tout ce que l'expérience peut nous avoir appris , & tout ce que les plus grands Maîtres ont écrit de mieux sur cette matière,

(47) A cause de l'apyrexie manifeste , ou du moins de la tendance manifeste à l'apyrexie ; car alors les deux états dont nous parlons , different , comme l'on dit , *du tout au rien* , c'est-à-dire comme le néant differe du fini , c'est-à-dire infiniment.

n'est que le développement plus ou moins étendu , la confirmation plus ou moins sensible de cette loi aussi simple dans son énoncé , qu'elle nous paroît générale & sûre dans son application.

Noverit Medicus distinguere affectus corticis virtute superabiles , ab his qui eâdem incassum tentantur. (Werlhof. obs. de febr. sect. II. §. 7.)

F I N.

